

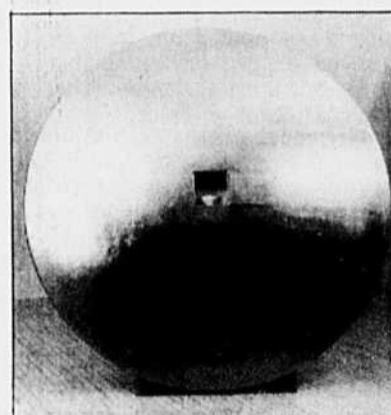
ROCK



Le baroud d'honneur des Rolling Stones

Rarement, depuis leur premier spectacle au Marquee Jazz Club de Londres, qui remonte au 12 juillet 1962, les Rolling Stones (ci-dessus Keith Richards) n'ont connu autant de bons soirs consécutifs que lors de la gigantesque tournée nord-américaine de 1989 (*Steels Wheels*). Ce dont témoigne éloquentement *Flashpoint*, leur cinquième enregistrement public, 77 minutes du meilleur rock des Stones sur un seul compact, commente Sylvain Cormier. Page C-5

ARTS VISUELS



Dans l'épaisseur de la mémoire

La renommée internationale de Anne et Patrick Poirier (ci-dessus une oeuvre intitulée *Memoria Mundi*) n'est plus à faire. Les oeuvres de ce couple d'artistes français, voyageurs impénitents, chercheurs d'architectures oubliées et constructeurs de ruines archétypales, sont présentes dans tous les grands musées du monde. Jean Dumont commente leur exposition, présentée jusqu'au 8 juin à la Galerie Samuel Lallouz. Page C-8

MUSIQUE



Le volet classique du Festival d'été

Françoise Pollet (ci-dessus), que l'on décrit comme « la plus belle voix de France et la digne héritière de Régine Crispin », figure parmi les invités de la 24e édition du Festival d'été de Québec. On pourra également y entendre le quatuor newyorkais Emerson, le violoncelliste hollandais Anner Bylsma et plusieurs autres. Page C-6

Miroirs de femmes

Silence elles tournent présente 130 films de 21 pays

Odile Tremblay

DE LUI-MÊME, sans prévenir, l'événement s'est placé cette année sous le signe du miroir : captant des regards féminins posés sur leurs semblables. Avec tact, avec nuances, sans admiration déplacée. Comme si toutes les porteuses de caméras avaient voulu en même temps sabrer dans le mythe de la déesse, de la super-nana. « Au cinéma, l'heure est aux grands portraits de femmes », m'affirmait en entrevue Bertrand Blier. Les réalisatrices de *Silence elles tournent* se révèlent exactement du même avis.

Les voici aujourd'hui penchées qui sur une religieuse du XVIIe siècle, qui sur une Tchèque engloutie par le gouffre de l'Holocauste. *Milena* de la Française Véra Belmont donne mercredi soir au *Quartier latin* le coup d'envoi du 7e festival de films et de vidéos de femmes de Montréal. Le film raconte la vie de Milena Jesenski, muse et traductrice de Kafka. Enfin ressuscitée sur pellicule. Car qui auparavant se souvenait de la belle et charismatique journaliste pragoise qui tenait tête à Hitler, fit battre le coeur de Vienne,

« Rares sont les femmes qui cèdent à la tentation du commercialisme. Elles demeurent souvent plus proches de leur vérité. »
— Monica Haim

acheva ses jours dans un camp de concentration ? « Tout-à-coup, on a envie de redonner aux femmes leur vraie place dans l'Histoire », constate Monica Haim, la directrice du festival.

Silence elles tournent a déjà sept ans, l'âge de raison, en somme. Sept années au cours desquelles le cinéma des femmes s'est développé, transformé. « Et, techniquement parlant, immensément amélioré », précise Monica Haim. À vérifier au festival. Du 5 au 15 juin, 130 courts, longs, moyens métrages en provenance de 21 pays seront projetés à la Cinéma-thèque Québécoise, à l'Institut Goethe et au Cinéma Parallèle. À la case réalisation : des noms de femmes uniquement.

Mais existe-t-il vraiment un cinéma de femmes ? Un regard, une façon de filmer qui différencient les sexes ? Monica Haim n'en doute pas, elle qui parcourait cette année le monde et ses festivals, visionnant près de 400 films, jaugeant, comparant. « Rares sont les femmes qui cé-



Monica Haim, directrice de *Silence elles tournent*.

dent à la tentation du commercialisme, dit la directrice. Elles demeurent souvent plus proches de leur vérité ». De l'avis de Monica, dans un festival de films de femmes, le spectateur est appelé à développer une lecture particulière, à questionner son regard. « Le cadre agit sur la perception », estime-t-elle.

Tout a commencé en 85. L'équipe de la première heure voulait donner un tremplin aux films de femmes alors mal connus, mal diffusés. 70 courts, moyens, longs métrages, pour la plupart inédits à Montréal étaient présentés sous le chapeau *Silence elles tournent*. Depuis, l'événement devait prendre de l'envergure et du poil de la bête. Sept ans après sa naissance, le nombre de ses films a doublé. Leur contenu a changé aussi.

Alors qu'autrefois, les documentaires s'attachaient à décrire le quotidien : mari, boulot, enfants. « Aujourd'hui, les femmes sont sorties de leur cuisine », constate Monica Haim. Elles s'interrogent sur leur identité, leur rapport au corps. Le court métrage *Mirror Mirror* de l'Américaine Jan Krawitzr vient explorer dans ce sens la perception physique, le face-

à-face avec le miroir ; une image, comme on s'en doute, insatisfaisante à jamais. Treize femmes de tous âges, de tous gabarits témoignent de leurs doutes. Le film est scandé de séquences d'archives : concours de beauté des années trente, foires où les corps sont mesurés, soupesés, évalués comme dans des comices. (au *Parallèle*, 10 juin, 15 h.)

En 91, l'heure n'est plus aux cris et aux longs couteaux. Exit le macho au pilori, exit aussi le discours : « Nous sommes meilleures qu'eux ». Plutôt que de décrire à la dure les rapports hommes-femmes, « on va

vers l'individu, on analyse en profondeur ses conditions psychiques », constate la directrice du festival. Dans ce sens, le magnifique film de l'Allemande Bettina Wilhelm *All of me* vient brosser avec infiniment de doigt le portrait d'« Orlanda ». Travestie à la voix d'or, cette plus femme que femme infiniment troublante cache dans le mouvement de sa robe rouge le secret de l'éternelle beauté. C'est la dualité homme-femme, le flottement d'identité que capte ici la cinéaste, rejetant la spectacularité du personnage, cherchant

Voir page C-1 : Miroirs



Anouk Grinberg et Charlotte Gainsbourg dans *Merci la vie*.

Merci la vie, un événement

Merci la vie

Écrit et réalisé par Bertrand Blier. Avec Charlotte Gainsbourg, Anouk Grinberg, Gérard Depardieu, Michel Blanc, Jean Carmet, Catherine Jacob, Thierry Frémont, François Perrot, Didier Benureau, Jean-Louis Trintignant, Annie Girardot. Images: Philippe Rousselot. 117 minutes. France, 1991. Au Parisien et au Centre Laval.

Francine Laurendeau

C'EST L'HISTOIRE d'une rencontre entre deux filles d'aujourd'hui, Camille (Charlotte Gainsbourg) et Joëlle (Anouk Grinberg). Camille a beaucoup d'affection pour son père, un homme triste qu'elle voudrait rendre heureux. Le père jeune est interprété par Michel Blanc, le père vieux par Jean Carmet. Elle a une mère également double (Catherine Jacob et Annie Girardot).

Les filles font connaissance au bord de la mer, ce qui nous vaut l'inoubliable image qui est sur toutes les affiches. Camille rentre du mar-

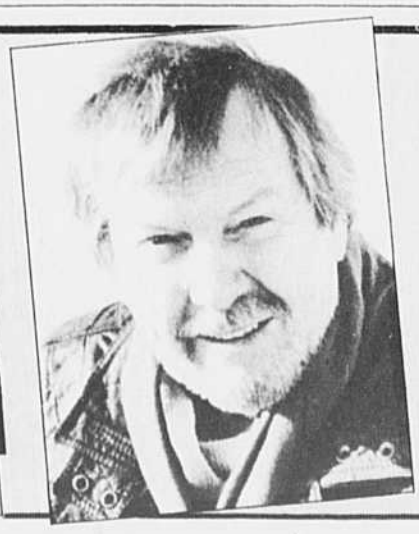
ché, poussant un chariot où sont perchés de grands oiseaux. Elle aperçoit par terre une jeune femme en robe de mariée, évanouie. C'est Joëlle qui vient de se faire tabasser.

Quelques plans plus tard, Charlotte Gainsbourg pousse toujours son chariot avec son marché et ses mouettes mais avec aussi, dessus, une fille en tulle blanc. On dirait une danseuse échappée du *Lac des cygnes*. Il y a comme ça, dans *Merci la vie*, de fulgurantes envolées poétiques.

Sauf que le dernier film de Bertrand Blier est un véritable ovmi. Une oeuvre profondément originale et complètement rebelle à la catégorisation. C'est un film qui ne se laisse pas faire, un film qui ne se raconte pas, un film qui vous glisse entre les

Voir page C-2 : Événement

Une entrevue d'Odile Tremblay avec Anouk Grinberg Page C-3



Roger Fournier
LA DANSE ÉTERNELLE

roman

187 pages — 24,95 \$

Pour que votre été soit une fête, célébrez-le avec LA DANSE ÉTERNELLE, le dernier roman de Roger Fournier.

En vente chez votre libraire
Diffusion DMR

Aux Éditions TROIS 3



I Want to Die at Home, un film de Monique Ooman.



All of Me, un film de Bettina Wilhelm mettant en vedette Georgette Dee.

◆ **Miroirs**

son humanité bien au-delà de la frontière des sexes, dans ce creuset universel où surgit l'émotion. (À la Cinémathèque, jeudi, 6 juin, 21h30 et au Goethe, vendredi 7 juin, 19h30.)

« Les femmes ont élargi leur vision du monde », estime Monica Haim. « Tous mes documents sont des descriptions de la société vue d'en bas »; affirme en écho la réalisatrice américaine Christine Choy. Dans son documentaire *Best Hotel on skid Row*, elle explore le sous-pro-

létariat, « raconte la belle histoire des tragédies américaines et du déclin de l'humanité ». (au Goethe, dimanche, 9 juin, 17h30 et au Parallèle, mercredi, 12 juin, 19h30.)

Aujourd'hui, les cinéastes sortent de la quotidienneté fastidieuse pour questionner les problèmes éthiques, les grandes questions morales qui bouleversent cette fin de siècle. Tout le débat sur l'euthanasie est contenu dans le documentaire néo-zélandais *I want to die home*. Signé Monique Ooman, il raconte les derniers jours d'Elizabeth habitée par un cancer du

foi. Le film épouse son choix de mourir chez-elle, entourée par les siens, loin des tubes et des drogues. (À la Cinémathèque, vendredi, 7 juin, 17h et au Parallèle, dimanche, 9 juin, 21h.)

Alors que l'an dernier, après l'éclatement du bloc socialiste, les questions politiques occupaient le devant de la scène avec une armada de films jadis interdits émergeant de la boîte à surprises de l'Europe de l'Est, la mouture 91 se ballade du côté intimiste du portrait, de la biographie. *I, The Worst of All* de l'Argentine Maria Luisa Bemberg retrace la vie de Soeur Juana Inez de la Cruz, religieuse mexicaine du XVIIe siècle, considérée aujourd'hui comme l'un des plus grands poètes

de langue espagnole. (À la Cinémathèque, samedi, 8 juin, 19h et au Goethe, mardi, 11 juin, 22h.)

Quant aux femmes imaginaires qui se sont laissées tirer le portrait par ces cinéastes, « elles ont quitté le champ de l'héroïsme », explique Monica Haim. Fini le réalisme féministe avec les combattantes en armes et au front. Les unes et les autres sont redescendues sur terre. Dans le film hollandais *The last Island*, deux voyageuses sont rescapées d'un conflit nucléaire. Que font-elles seules sur leur île du Pacifique? Entament-elles une discussion « sésorale »? Règlent-elles le sort de la planète. Eh non. Elles regardent la mer et se demandent: « Qu'est-ce qu'on fait à présent? »

Complet les 11, 14 et 15 juin

HOSANNA

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100, AV. DES PINS EST, MTL.
en reprise du 9 au 15 juin 1991
mise en scène de LORRAINE PINTAL
avec RENÉ-RICHARD CYR et GILDOR ROY
et les concepteurs Claudine Paradis, Danièle Lévesque, Richard Lacroix, André Naud, Philippe Ménard et Angelo Barsetti.
Mardi au samedi 20 h. - Dimanche 15 h.
Réservez dès maintenant: 845-7277

SUPPLÉMENTAIRES 16, 18 ET 19 JUIN

MICHEL TREMBLAY

ENTRÉE GÉNÉRALISÉE (514) 522-1245

L'ATTRAIT DU MASQUE

Ne résistez plus.

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

SEULEMENT TROIS MOIS
DU 12 NOVEMBRE 1991 AU 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières: 12 et 13 novembre
Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM (514) 790-2222

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes: (20 personnes minimum) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version Originale!

Commandité par: Cards Canadien PEPSI

◆ **Événement**

doigts lorsque vous l'abordez de front. Je vais donc tenter des approches concentriques.

D'abord, réglons son cas au thème du sida. Parce que les jeunes n'ont plus le droit d'avoir une vie sexuelle insouciant, le thème de l'amour qui tue flotte ici et là dans cette histoire. Mais je trouve que les commentateurs insistent trop. Car *Merci la vie* n'est pas essentiellement une évocation des grands thèmes contemporains.

Ou plutôt, son actualité passe par l'humour, un humour magistralement déconnoté. Oui, le plaisir de déconner. Le plaisir de se moquer sans complexe, par exemple, des métiers de cinéaste et de producteur. Il ne faudrait surtout pas prendre telle ou telle séquence au premier degré: c'est pour rire et c'est formidablement drôle.

Un autre régal, c'est l'utilisation de superbes comédiens, dans les grands comme les petits rôles. Bien sûr, on pense au premier chef à Charlotte Gainsbourg, émouvante, et à Anouk Grinberg, époustouflante. Mais il ne faudrait pas oublier les autres. Faut de nommer tout le monde, je veux rendre justice à Jean Carmet. Bon, d'accord, il ne joue pas toujours dans de très bons films et il semble collectionner les rôles secondaires. Mais il faut avoir vu ce comédien dans des films dignes de lui pour apprécier la variété et la subtilité de son talent. Dans les films de Renoir ou de Carné, dans *Dupont Lajoie*, d'Yves Boisset, *Violette Nozière*, de Claude Chabrol, *Buffet froid*, du même Blier, *L'Été 36*, d'Yves Robert.

Il est ici sensible et juste en vieil horloger que la vie n'a pas gâté, en père mélancolique et tendre. Pendant que défile le générique de fin, ne lisez pas les titres et concentrez-vous sur le visage de Carmet, cette fois vieillard amer et silencieux, plongé dans une méditation douloureuse. Mais son plus beau moment, c'est sa réflexion désenchantée sur sa car-

rière d'acteur qui n'aura toute sa vie, joué que des petits rôles. « L'histoire ne bascule jamais, soupire-t-il, quand j'entre en scène. »

Alors quoi, protestez-vous, il est horloger ou acteur? Nous abordons le vif du sujet: le style narratif de Bertrand Blier. Il nous y préparait tranquillement, depuis *Beau-Père*. Vous souvenez-vous de Patrick Dewaere qui jouait du piano dans le restaurant d'un grand hôtel tout en racontant sa vie à la caméra? Blier a continué dans *Notre histoire* et *Trop belle pour toi*. Mais ici, il s'éclate complètement. Et il se trouve.

Les personnages sont eux-mêmes, puis s'observent de l'extérieur. Parlent au présent, puis au conditionnel. On est « dans la vie » et, sans avertissement, on se retrouve dans un film. On se croit à la fin du XXe siècle et voilà qu'on se découvre en pleine Occupation, avec des Allemands partout. On passe, apparemment sans raison, de la couleur au noir et blanc. Une réplique se dit-elle mieux en robe qu'en pantalon? Alors à l'intérieur de la même scène, changement de décor. Et à l'intérieur du même décor, la teinte des murs pourra varier selon les sentiments, les événements.

Mais cela n'a rien d'abstrait ou de gratuit. Ces licences cinématographiques (on n'avait jamais tant bousculé les lois sacro-saintes du raccord) participent à la couleur, au mouvement du film. C'est à peine si on les remarque. Je suis du reste retournée à une deuxième projection avec la ferme intention d'en noter quelques unes pour en illustrer cet article.

Rien à faire. De nouveau, dès qu'Anouk Grinberg est apparue sur l'écran, le stylo m'est tombé des mains et je me suis laissé porter par ce flot torrentiel qui ménage, ici et là, des plages d'ombre, de mystère ou de tendresse, mais qui étonne et captive de la première à la dernière image. Il est trop tôt pour décider si *Merci la vie* est un événement dans l'histoire du cinéma. C'est en tout cas un événement dans ma vie de cinéphile.

SMCO

La Société de musique contemporaine du Québec a vingt-cinq ans

GALA

Hangar #9/Vieux port de Montréal
Le 2 juin 1991 — 20 heures

Créations de Murray R. Schafer et de Gilles Tremblay
Oeuvres de Serge Garant et de Jean Papineau-Couture

billetterie Articulée Métro Place-d'Armes / Réservations: 843-9305
Billets réguliers: 18 \$ / Étudiants et âge d'or: 10 \$

CINÉMA

Les leaders branchés de l'animation

The British Animation Invasion

25 courts métrages d'animation. Producteur : Terry Thorren. En v.o. anglaise au Rialto, 110 min.

Odile Tremblay

Il y a toujours un aspect pot-pourri à ces courts métrages présentés en enfilade, comme la saga des films publicitaires qu'on va voir religieusement une année après l'autre en jurant à chaque fois devant l'inégalité de la chose qu'on ne nous y prendra plus. *The British Animation Invasion* procède du même principe cacophonique, sautant d'un flash à l'autre. Sauf que cette fois, les oeuvres de création alternent avec les documents commerciaux. Nulle part au monde, apprend-t-on, l'industrie du film d'animation n'est autant liée à la production publicitaire. L'un finançant l'autre, le pollénisant aussi. En 68, à la frontière des deux univers, *Yellow Submarine* de Robert Dunning et des Beatles propulsait l'animation hors du champ étroit des productions enfantines et faisait de la Grande-Bretagne le leader branché du dessin animé.

Depuis, les Îles Britanniques ont peaufiné et multiplié leurs styles. *The British Animation Invasion* présente aujourd'hui la crème des récents succès en terme d'animation. (le plus court *What about me* dure moins d'une minute, le plus long : *Body Beautiful* en compte 13:55). Entre les deux, toute une série de petits documents drôles ou graves s'intercalent. L'ensemble est assez suave, décousu comme il se doit, en général réussi et amusant.

Les thèmes : l'écologie bien sûr, toujours populaire. Dans *Jollity Farm* de David Stone, la menace nucléaire pèse sur les animaux qui se voient devenir squelettes, puis cendres et poudre. Mais au chapitre nature menacée, *Dolphins* de Ian Andrew remporte tous les suffrages. Plus qu'un dessin animé, le film est une quête esthétique sur fond bleu dans lequel les silhouettes presque



William Shakespeare lui-même dans le film de Barry Purves, *Next*.

PHOTO EXPANDED ENTERTAINMENT

naturalistes des dauphins évoluent comme à travers la vitre d'un aquarium. Leurs bondissements et leurs mouvements gracieux sont reproduits sur la musique neptunienne d'Harold Budd et Brian Eno. Ce petit bijou de beauté classique a été récupéré par Greenpeace dans sa campagne pour la sauvegarde des mammifères marins.

J'ai adoré *Doors* de David Anderson. Le film s'ouvre sur une terre de papier maché percée de portes qui

éclairaient toutes sortes d'univers parallèles, avec des mains, des trains électriques, des bras mécaniques qui surgissent de partout. Orifices révélant ici un prisonnier se frappant la tête sur les murs, là des petits êtres mal définis. Mais tout le film dégage quelque chose de dalinesque, de surréaliste. Plus loin surgira un sous-bois où gambadent des grands yeux, plus loin encore sur la terre désormais détruite se profilera la mort et sa faux. Les films d'animation britanniques, celui-ci particulièrement,

misent beaucoup sur le collage : photos et dessins allègrement confondus en un délire de patchwork.

Dans un toute autre esprit, *The night visitors* de Richard Olive entreprend un voyage à travers le temps, au début du siècle cette fois dans les pages d'un album pour enfants. *Little Nemo* n'est pas loin, *The Yellow Kid* non plus. En fait, tous les clichés du temps passé : croissant de lune qui grimace, ramoneur sur les toits de Londres, pirates à crochets, policiers

goguenards et Peter Pan entouré de fées sont au rendez-vous dans ce film rétro et charmant comme une vieille dentelle.

Vraiment rigolo est ce *Body beautiful* de Joanna Quinn qui aborde le thème névralgique de la quête éternelle de beauté féminine. Un dessin tout simple mais efficace trace les énormes silhouettes des femmes qui

n'ont qu'un but : maigrir. Les voici suantes et soufflantes à la barre d'exercice ou même dans le secret des toilettes en train d'engouffrer en cachette des sandwiches regorgeant de victuailles. *Body beautiful* est un vrai petit sketch avec une intrigue et une héroïne qui exhibe en bikini sa volumineuse personne dans un concours de « body building » et remporte le premier prix au grand dam de son instructeur macho.

Mais il y a ici de tout : des Adam et Ève aux corps d'éponge qui refont la genèse du monde dans *Strangers in Paradise* d'Andrew Staveley, beaucoup de petits clips publicitaires de quelques secondes laissant entrevoir des bars et leur faune caquetante devant leur bière légère, des sinant des paysages en grains de café. Les studios *Aardman animations* sont les as du film publicitaire. Nombre de leurs oeuvres apparaissent ici. C'est à eux d'ailleurs que l'on doit *Creature Comforts*, film qui remportait cette année le prix du meilleur court métrage d'animation britannique et qui clôture cette compilation.

L'histoire se déroule dans un zoo où des animaux racontent leur condition, se plaignent du traitement que leur infligent les humains. Le génie du film passe à travers les expressions de ses bêtes, chacune pourvue de sa propre personnalité. Il faut voir le puma à cheval sur sa fausse branche contester à pleine gueule l'exiguïté de sa mangeoire, les menus de patates et réclamer les grands espaces de son Brésil perdu. Autres râleurs : trois ours blancs, un gorille, un tatou, quelques tortues, tous palabrant et protestant comme s'ils participaient à la plus animée des réunions syndicales.

Mais toute cette explosion britannique mêle l'imagination et le raffinement. Pas de gros gags à l'américaine, beaucoup d'idées, plusieurs spectaculaires coups de crayons, au détour d'un simple message publicitaire parfois. Et énormément d'humour. À voir.

Anouk Grinberg, de l'Orient à l'Occident

Odile Tremblay

AU DÉPART, Bertrand Blier avait créé le personnage de Joëlle pour Béatrice Dalle. Sauf que la chimie du papier et de l'émotion se faisait plutôt mal. Au fil de sa lecture, la star de *39,2 le matin* verdissait de plus en plus, menaçait de tourner de l'oeil en proie au grand malaise qui tue. « Elle se sentait souillée par le rôle », tranche sans détours Anouk Grinberg. Une impression partagée par la quarantaine d'actrices que le réalisateur devait approcher par la suite et qui ont répondu non merci à l'appel du cinéaste. Trop éprouvant, trop avilissant. Mais quand Blier vit entrer Anouk Grinberg dans son bureau, il eut une sorte d'éblouissement, comme le jour où il connut Depardieu. « Une rencontre magique. J'ai su que j'avais enfin trouvé Joëlle, » se souvient-il.

Pas facile à interpréter, cette Joëlle. Sidatique quasi nymphomane, elle se donne à tous les passants et reçoit d'eux baffe sur baffe. « Tant de violence m'angoissait à la fin du tournage, confie Anouk Grinberg. J'en avais la nausée ». Elle qui rêvait à 14 ans de devenir religieuse fait ses vrais débuts au cinéma dans le rôle charnel de la femme à tout le monde. Défi qu'elle relève brillamment. Le pivot du film, c'est elle. « Quand on a l'impression de participer à une oeuvre de grande qualité, on développe tous les courages ».

Anouk Grinberg a 27 ans et toute une carrière de comédienne derrière elle. Mais les Français l'ont surtout applaudie au théâtre : à Bobigny l'été dernier dans *La maman et la putain* de Jean Eustache. Auparavant, elle jouait Agnès de *L'école des femmes*. Depuis dix ans, la comédienne vit des planches.

Expérience théâtrale qu'elle transfère, utilise, passant d'un genre à l'autre « comme de l'Orient à l'Occident ». « Jouer, c'est apprendre à devenir de moins en moins actrice », dit-elle. Anouk est une méticuleuse. Bertrand Blier qui la considère comme une vraie pro l'a vue habiter, donner âme au personnage. La comédienne a longtemps bûché sur le scénario avant d'arriver sur le plateau de tournage, trouvant des re-



Anouk Grinberg

PHOTO JACQUES GRENIER

pères, développant une stratégie d'attaque pour cette Joëlle si éclatée « afin de ne pas arriver bredouille devant les projecteurs ». Sage précaution, car les acteurs de *Merci la vie* ne répétaient pratiquement pas, jouant à l'instinct. Sans parler que dans ce film hypercomplexe « des fois, on ne comprenait rien à l'histoire ». Et puis, avec Charlotte Gainsbourg, la complicité ne s'installait pas toute seule. L'ombrageuse fille de Serge et de Jane jalouait sa partenaire. « Disons qu'avec elle, l'amour n'est pas ludique... », constate Anouk.

Et pourtant... Le tournage a été au milieu de tout ça « un vrai bonheur », me dit-elle. Rébarbatif, le

personnage de Joëlle ? pas pour son interprète qui en parle comme d'un être solaire, libre, intact, une figure tragique qui s'ignore et une belle âme. « C'est une innocente au meilleur sens du terme avec un côté midinette, rêveuse, rêveuse... J'ai eu l'impression de me rencontrer dans ce que j'ai de plus libre. Elle et moi, on est soeurs dans cette énergie dépensée à vivre, à aimer, à sourire. On a vécu une noce ».

Anouk Grinberg était loin de se sentir souillée par le personnage de Joëlle. Pour elle, *Merci la vie* est un hymne à la femme. « La misogynie, elle vient des autres, de la société, de tous ces enfoirés qui spéculent sur la candeur de cet être tellement vivant

qu'il doit mourir ». Son approche de la mort, elle l'a vécu comme une descente dans le puits de la vérité. « Le sida m'a fait perdre huit amis avant le film. J'ai voulu traduire la dignité de leur fin ».

Devenir une star : très peu pour Anouk Grinberg qui dit abhorrer la notoriété, ses pompes, ses oeuvres, et ses mensonges. Pour elle, *Merci la vie* fut une expérience d'autant plus merveilleuse qu'elle la souhaite unique. Son rêve : retourner dans un petit théâtre ou participer à des films d'auteurs. « Les gens me disent : ta carrière au cinéma commence. Moi j'ai l'impression qu'elle vient de finir. J'ai envie de passer à d'autre chose », confie la comédienne.

FAMOUS PLAYERS Matinées 5,00\$ du lundi au vendredi **INFO-FILM 866-0111**
1100 G 2200

DAMES GALANTES 14 ANS
Le PARISIEN
2 30 7 05

Après **TENUE DE SOIRÉE** et **TROP BELLE POUR TOI** revoici Bertrand Blier avec le plus délirant de tous ses films!!!

"Attention! Vous entrez dans un chef-d'oeuvre." - L'EXPRESS
 "C'est la magie du spectacle à l'état pur" - FRANCE-SOIR
 "Chef-d'oeuvre explosif et explosé." - LE MONDE
 "Attention, chef-d'oeuvre... Merci Blier!" - L'ÉVÈNEMENT DU JEUDI
 "C'est un film-trip, un voyage cinématographique!..." - STUDIO

CHARLOTTE GAINSBORG I UN FILM DE I **BERTRAND BLIER** **ANOUK GRINBERG** 14 ANS

MUSIQUE DE PHILIP GLASS et ARNO

MERCI LA VIE

MICHEL BLANC **JEAN CARMET** **ANNIE GIRARDOT**
CATHERINE JACOB **JEAN-LOUIS TRINTIGNANT** **THIERRY FREMONT**
I GERARD DEPARDIEU I

Maintenant à l'affiche! **CFGL 1057** **C/FP**
 Le PARISIEN
 DOLBY STEREO
 DOLBY STEREO
 L'AVANTAGE
 L'AVANTAGE
 Tous les soirs 7:00-9:30
 sam dim 12:40-3:05
 4:30-7:00-9:30
 COUCHE TARD sam 11:55

UNE PRÉSENTATION DE BELL CANADA

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal

PLANÈTE BLEUE 2 DERNIERS JOURS!

« Frissons garantis! »
O. Tremblay, Le Devoir

Un nouveau regard sur la Terre. Le tout dernier film IMAX.

VENTE CHEZ
 L'ÉPIQUE
 (514) 522-1243
 1-800-361-4595

Bell CMC75AM 1057 CFTM IMAX CFC600 CTR925

CINÉMA

Sand et Chopinet

Impromptu

De James Lapine. Avec Judy Davis, Hugh Grant, Julian Sands, Bernadette Peters. Image : Bruno de Keyzer. Musique : John Strauss. 1991, R-U.

Alain Charbonneau

CIGARE aux lèvres et pantalon de mise, George Sand, née Aurore Dupin, était au cœur de la comédie artistique de son époque : Liszt, Sainte-Beuve, Delacroix, Flaubert, Balzac, il est peu d'artistes du XIXe siècle français que cette Ève des temps modernes n'ait connus, croisés, fréquentés. Il est aussi peu d'hommes qu'elle n'ait charmés, possédés, puis largués : s'il est difficile de dénombrer en toute certitude tous ceux avec qui elle a fornicé, on sait que Chopin et Musset s'y sont frottés d'assez près pour s'y piquer et que Stendhal a connu entre les bras de cette virago intimidante un de ces fiascos sexuels qu'il confessait avec humour. Ceci pour dire qu'avant d'être une écrivaine, Sand fut sans doute un personnage : le lyrisme de

la génération romantique trouve un écho plus juste et plus sincère dans ses allures masculines, son goût immodéré pour la chose et son socialisme de bon aloi, que dans les pages insipides, inodores et sans couleurs d'*Indiana* ou de *Consuelo*. Et ce n'est pas un hasard si de tous les écrits qu'elle a laissés, c'est encore l'échange de lettres avec Musset qui témoigne le mieux de la nature farouche de « la femme Sand » que raillaient Baudelaire (ou de « la vache à écrire » que fustigeait Nietzsche). Elle ne badinait certes pas avec l'amour.

C'est ce personnage haut en couleur que campe Judy Davis (remarquable pour sa prestation dans *A Passage to India*) dans le premier film de James Lapine, *Impromptu*, auquel la rencontre avec Chopin sert en quelque sorte de canevas. Nous sommes en 1837. À peine remise de son aventure avec Musset et s'accommodant tant bien que mal de sa relation avec le précepteur de ses enfants, Mallefille, Sand, de passage chez Liszt, tombe sous le charme d'un morceau de musique qu'elle entend jouer dans une pièce voisine. La

porte derrière laquelle elle écoute ne sera que le premier d'une longue série d'obstacles auquel elle se heurtera dans la conquête du délicat Chopin. Il lui faudra d'abord ménager la jalousie du violent Mallefille, aussi improvisiste que sont impromptus les pièces de Chopin. Et surtout, elle devra apprivoiser le dandy saturnien des salons de Paris qu'est Chopin : plus féminin qu'elle en un sens, ce dernier restera longtemps choqué par les manières viriles de cette femme aux « yeux singuliers ». Laquelle mettra ainsi près d'un an avant de venir à bout des dernières défenses du musicien, qui joue aussi bien du piano que les vierges offensées. Le film s'achève sur leur départ pour Majorque, où ils iront passer l'hiver de 1838 et où Sand verra à la santé fragile de son nouvel amant.

Longue année, donc, pour Sand et, pour tout dire, long film pour le spectateur, qui, quand il ne se morfond pas pour elle, se morfond avec elle. Si l'intrigue emprunte à l'histoire littéraire et artistique ses principaux personnages, elle relève toutefois moins de la biographie filmée que de la comédie, mais de la comédie telle qu'on la joue sur les planches, et non telle qu'on la conçoit pour l'écran. Venu au cinéma après une brillante répertoire théâtrale, Lapine émaille son film de scènes de mari-



Judy Davis interprète le rôle de George Sand dans *Impromptu*.

age, de quiproquos et de jeu de masques, qui n'ont d'autre raison d'être que d'alléger le ton général, mi-comique mi-sentimental. Et les acteurs, au demeurant tous très bons, grossissent volontairement le trait jusqu'à la caricature. Lorsque, dans les premières minutes du film, Sand fait irruption dans le bureau de son éditeur pour lui réclamer ses droits d'auteur, on retient mal un sourire tant ses gestes restent adaptés à l'espace d'une scène, non à celui d'une image ou d'un plan : c'est bel et bien à une entrée en scène que nous assistons, et non au début d'un film.

Tous ces stigmates de l'art de la scène font d'*Impromptu* un film ban-

cal, auquel il ne manque que les apartés pour sombrer définitivement dans l'écueil du théâtre filmé. Signe révélateur : c'est à ce qui tient du cinéma proprement dit qu'on doit le meilleur du film. Le jeu de la caméra permet d'introduire Chopin goutte à goutte. Il n'est d'abord qu'une musique, traversant les murs qui le cachent. Puis une main gantée de blanc, serrée en gros plan lorsqu'émergeant de la fenêtre obscure d'un fiacre. Enfin, lorsqu'il apparaît au tiers du film, Hugh Grant nous le révèle, presque muet, absent et fantomatique comme on pouvait l'imaginer — ce qui sur scène aurait été presque impossible à rendre.

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

LE MARI DE LA COIFFEUSE

Comédie de Patrice Leconte. Avec Jean Rochefort et Anna Galiena. Sortie en français le 12 juin.

Deux personnages ordinaires : lui, en amour très tôt avec les coiffeuses, dont il admire les parfums (il dit même à son père, très jeune, qu'il en mariera une) ; elle, une coiffeuse, belle de surcroît. C'est l'aventure amoureuse avec fond de salon de barbier. Donne parfois dans la mesure, la dérision, mais un excellent film.

L'ATALANTE

Réalisation et scénario de Jean Vigo. Avec Michel Simon, Jean Dasté et Dita Parlo. Sortie en français le 4 juin.

Une histoire toute simple : une jeune fille de la campagne qui tombe amoureuse d'un marinier, capitaine de la péniche L'Atalante. À ce couple se joint le rôle d'un homme à tout faire, superbement joué par Michel Simon. Puis c'est la découverte du monde sans que tout soit tout à fait parfait. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec ce film, c'est que Vigo avait été si méprisé en France, en 1934, que la bande avait subi maintes coupures, modifications et censure. C'est grâce à une version intacte retrouvée à Londres que l'on peut enfin voir l'une des quatre œuvres d'un des géants du septième art.

THE GRIFTERS

(Les arnaqueurs).

Un film de Stephen Frears. Avec Anjelica Huston, John Cusack et Annette Bening. Sortie simultanée le 6 juin.

Un jeune Américain, spécialiste de l'arnaque, veut tenter le gros coup en compagnie de sa nouvelle copine, mais sa mère tente de l'en empêcher. Et c'est en ce sens que se déroulent le film et son intrigue. C'est en fait ce que le jeu peut procurer au destin d'une personne, voire de trois. Un drame psychologique bien mené qui se veut aussi une étude sociale de la relation entre les trois personnages.

UNE HISTOIRE INVENTÉE

Un film d'André Forcier. Musique de Serge Fiori. Avec Louise Marleau, Charlotte Laurier, Jean Lapointe, Marc Messier et Jean-François Pichette. Sortie en français le 12 juin.

L'amour génère la trame et le destin de nombreux personnages dans cette « comédie-mélodrame-tragédie », où on invente d'ailleurs ses histoires d'amour, pour se prouver, peut-être, qu'ils existent pour eux, entre eux. Car Florence, personnage central, tient à gagner celui du trompettiste, qui lui résiste.

GREEN CARD

Réalisation, scénario et production de Peter Weir. Avec Gérard Depardieu et Andie MacDowell. Sortie simultanée le 12 juin.

Deux étrangers, un Français et une Américaine, font un mariage de convenance pour que le premier puisse échapper à la loi sur l'immigration qui veut qu'un étranger ne puisse résider aux USA sans y avoir sa carte verte. Ils choisissent d'abord de s'unir puis de s'aimer. C'est bon ; pour ceux qui ont apprécié *Pretty Woman*.

COME SEE THE PARADISE

Un drame d'Alan Parker. Avec Dennis Quaid, Tamlyn Tomita et Sab Shimono. Disponible en anglais le 13 juin.

Un couple formé d'un Américain syndicaliste au sang irlandais et d'une japonaise immigrée aux États-Unis voit leur univers de bonheur se transformer en malheur à la suite du bombardement de Pearl Harbor, alors que tous les Japonais habitant aux États-Unis sont confinés, question de sécurité nationale, à un camp d'internement. Un film touchant du directeur de *Mississippi Burning* et *Midnight Express*.

Également disponibles

Postcards From the Edge. Avec Meryl Streep et Shirley MacLaine (simultanée le 5 juin) ; un exposé de la vie hollywoodienne dans la voie rapide.

Kindergarten Cop. Avec Arnold Schwarzenegger (simultanée le 6 juin) ; Un flic racé et imposant se retrouve à la maternelle parmi un tas de bambins coquins.

White Fang. Avec Ethan Hawke et Klaus Maria Brandauer (simultanée le 12 juin). Un film de Jack London sur la légende et la survie en Alaska d'un aventurier avec son mi-chien mi-loup appelé White Fang.

Never Ending Story (L'hiver sans fin II), 5 juin, une histoire pour grands enfants ; *To Sleep with Anger*, 6 juin, une hilarante comédie ; *Black Magic Woman*, 6 juin, un thriller érotique avec Apollonia.

À venir

Goodfellas (Les Affranchis), *Le secret de la chambre claire (White Room)*, *Not Without my Daughter (Jamais sans ma fille)*, *Reversal of Fortune (Le mystère Von Bulow)*, *Edward Scissorhands (Edward aux mains d'argent)*, *Misery, Almost An Angel (Un ange ou presque)*, *New York Doré, Europa Europa*.

HALFAOUINE
"L'ENFANT DES TERRASSES" 14 ANS
1:15 - 3:15 - 5:15 - 7:15 - 9:15
VO AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS **prima film**
6e SEM
DES JARDINS COMPLEXE DES JARDINS

"Fougueux, plein d'entrain, choquant: avec les plus grands noms d'une époque: Sand, Chopin, Liszt."
The New York Times

★★★★★
CHARMANT, PLEIN D'ENTRAIN ET COQUIN.
- New York Daily News
★★★★★
VIVANT, RICHE, FARFELU ET EXCELLENT.
- Los Angeles Daily News
FANTASTIQUE... UNE AUTRE MERVEILLEUSE HISTOIRE D'AMOUR.
- Liz Smith, journaliste d'agence, New York Newswatch
IMPROPTU
A L'AFFICHE!
1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:20 - 9:40
EGYPTIEN 1455 RUE PEEL
DES JARDINS COMPLEXE DES JARDINS
VERSION ORIGINALE ANGLAISE VERSION FRANÇAISE

"TOUT SIMPLEMENT GÉNIAL!"
Ce film est une véritable trouvaille: une comédie spirituelle, chaleureuse et agréablement malicieuse. Albert Brooks est un réalisateur de talent."
- Peter Travers, ROLLING STONE

LE PREMIER RÉCIT VÉRIDIQUE SUR CE QUI SE PASSE APRÈS LA MORT.
La Cité du jugement
À gauche par la voie de service des Vies Antérieures
ALBERT BROOKS
MERYL STREEP
C'EST MA MORT APRÈS TOUT!
VERSION FRANÇAISE DE DEFENDING YOUR LIFE
RIP TORN LEE GRANT BUCK HENRY
A L'AFFICHE!
BERRI ST DENIS & STE CATHERINE
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR
BROSSARD MAIL CHAMPLAIN

D'une consternante niaiserie

Drop Dead Fred

De Ate de Jong. Scénario : Carlos Davis et Anthony Fingleton. Image : Peter Deming. Musique : Randy Edelman. Avec Phoebe Cates, Rick Mayall, Marsha Mason, Carrie Fisher. États-Unis, 1991, 98 minutes. En v.o. anglaise aux cinémas Le Faubourg, Centre-ville et Pointe-Claire. En version française aux cinémas Berri, Le Paradis, Longueuil et Carrefour Laval.

Thierry Horguelin

ENFANTS, nous avons tous eu un jouet ou un ami invisible que nous n'hésitions pas à accuser de nos pires bêtises. « Qui a vidé un pot de peinture sur la voisine ? Qui a tondu le chat avec le rasoir de papa ? — C'est pas moi maman, c'est mon nounours ! »

Mais comment convaincre ces sots d'adultes que c'est vraiment nounours qui a cassé la vaisselle et les carreaux, transformé la table du petit déjeuner en champ de bataille après le passage des Huns ou piétiné de ses godasses boueuses le tapis fraîchement shampooiné du salon ? C'est tout le problème d'Elizabeth qui, le même jour, se fait plaquer par son mari, voler son sac et sa voiture, et virer de son emploi. Par-dessus le marché, sa mère tyrannique en profite pour remettre le grappin sur elle. C'est bien assez pour ramener à la vie *Drop Dead Fred*, le comparse imaginaire de son enfance qui surgissait comme un diable hors de sa boîte dans les moments difficiles pour faire les quatre cents coups avec elle et lui attirer des tas d'ennuis.

Liz renoue avec son démon vert et roux une relation ambivalente puisque, tout en servant de dévouement



Phoebe Cates et Rick Mayall dans *Drop Dead Freddy*.

à ses frustrations, les catastrophes que *Drop Dead Fred* sème sur son passage entretiennent le masochisme infantile de la jeune femme qui paye chaque fois les pots cassés. Elle cherche par tous les moyens à se débarrasser de lui sans pouvoir s'en passer. Car s'il lui rend la vie impossible et la conduit presque à l'asile, il reste son seul ami dans ce monde cruel. Et, pas rancunier même si Liz a tenté de le tuer grâce à des pilules anti-Fred obligeamment fournies par le psychiatre (!), il l'aidera finalement dans la reconquête illusoire et provisoire de son époux volage, puis pour quelques tru-

cages ringards de plus qui la mènent dans un paradis de conte de fée, à se prendre définitivement en main.

Je ne sais si ce résumé donne une idée des chances très sérieuses de *Drop Dead Fred* au concours du film le plus nul de l'année. Mariant *Problem Child* avec *Beetlejuice*, le premier opus américain d'Ate de Jong, fraîchement débarqué de sa Hollande natale, est de ces comédies qui crient si fort qu'elles sont irrésistibles et désopilantes qu'on est en droit de les trouver parfaitement sinistres au bout d'un quart d'heure. Campant platement la fade Phoebe Cates dans un univers fade (là où un Joe Dante avait su pervertir, dans les deux *Gremlins*, utiliser cette fadeur), le film est surtout un prétexte au numéro d'acteur de Rick Mayall qui, s'il ressemble vaguement à Serge Thériault, fait du sous-Robin Williams. Le registre extrêmement limité dans l'improvisation, la gestuelle et les grimaces de ce « stand-up comic » de la télé britannique n'a d'égal que le talent plus que relatif du réalisateur pour le comique et son sens très médiocre du *slapstick*.

Quant à la scatologie destructrice de *Drop Dead Fred*, qui avait tout pour nous réjouir, elle reste banale et peu roborative. Des *Flash-backs* plaqués aux plus mauvais moments ont beau nous rappeler ses exploits d'hier, le personnage a beau couler un bateau, bousiller un restau de luxe et saboter une soirée entre gens du monde, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'efface pas le souvenir de l'escalade méthodique dans le saccage qui faisait l'euphorie décapante et la charge subversive toujours intacte de certains Laurel et Hardy (*Big Business*). Ce comique dégriffé, qui mord avec des dents de lait, ne cède la place qu'à la mièvrerie navrante d'un cocktail de psychanalyse à cinq cennes et de pensée positive : il aura fallu que Liz régresse jusqu'à la petite enfance (Fred = le ça freudien ?) pour vaincre son complexe d'Électre et surmonter ses angoisses de jeune femme. Enfin libérée et s'assurant au niveau de son soi-même, elle pourra refaire sa vie avec le petit voisin devenu un beau jeune homme.

Drop Dead Fred n'est même pas de ces navets, jouissifs à force de bêtise désarmante, qui dispensent les plaisirs équivoques du second degré. La seule détente qu'il offre est de compléter les apparitions intempêtes de la perche du micro dans le champ de la caméra. La seule inquiétude qu'il diffuse vient du silence étrange qui peuple en creux sa bande-son : que manque-t-il à ces sketches dévidés sans rythme, à ce filmage en-dessous du minimum télévisuel ? Les rires en boîte.

Première de classe.
Les Misérables
LE CADEAU IDÉAL
PLUS QUE TROIS SEMAINES ! RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT ! APPELÉZ TICKETMASTER : (514) 790-1111
THÉÂTRE SAINT-DENIS

DISQUES



Le blues du Nord-Ouest

Ronnie Earl and the Broadcasters

Peace of Mind
Black Top Records, BT-1060

Serge Truffaut

C'ÉTAIT dans les années 70. Probablement à la fin des années 70. Peut-être que c'était même au début des années 80. Quand la mémoire est vagabonde, il est difficile de fixer le temps. De toute façon, cela est secondaire. Ce qui est important, ce qui est certain, c'est qu'ils avaient frappé directement, et avec beaucoup de franchise, au bon endroit musical.

« Ils » c'est-à-dire les musiciens qui formaient alors le *Roomful of Blues*. On avait acheté l'album parce que sur la pochette on pouvait voir le gabarit imposant de Big Joe Turner, le chanteur de *Shake, Rattle and Roll*, *Roll'em Pete* et autres bagatelles aux sonorités bâtarde, donc « sales ». On l'avait acheté également à cause de la présence de Dr John. Et comme le tout était édité par la compagnie *Muse*, on avait la quasi certitude que tout cela ne pouvait pas être mauvais.

À l'écoute de cet album baptisé *Blues Train*, en fait dès la première écoute, on avait été estomaqué par la justesse du propos musical défendu par cette bande regroupant une dizaine de pieds-nickelés sachant savonner correctement les gammes des blues d'avant-hier et d'aujourd'hui. On venait de découvrir le type même d'album qu'on souhaite faire apprécier par d'autres.

La plupart de ces messieurs, chose étonnante au royaume du blues, étaient originaires du nord-est des États-Unis. De ce coin de pays venaient Greg Piccolo, saxophoniste ténor, Doug James, saxophoniste baryton, Bob Enos, trompette, Preston Hubbard, contrebasse, John Rossi, batterie, Ron Levy, piano, Al Copley, trompette, et, voire surtout, Ronnie Earl Hovarth, guitare.

Au beau milieu des années 80, ces messieurs se quittèrent. Chacun se mit à bosser dans différents coins sonores. C'était l'époque du « snif... snif ils sont plus là ». Puis, Ronnie Earl fonda un groupe baptisé *The Broadcasters*. De cette initiative, un album en résulta. Puis un deuxième, un troisième, un quatrième... Il y a deux ans, un petit joyau intitulé *Soul Searchin'* fini, dans la plus stricte discrétion, par atterrir à Montréal.

L'an dernier, à la lecture du magazine *Living Blues*, on apprit qu'une nouvelle production baptisée *Peace of Mind* avait été réalisée. Évidemment, on avait beau fouiner dans tous les coins on ne parvint pas à mettre la main dessus. Il y a peu, par chance probablement, on finit par s'en emparer. Depuis lors, on profite de chaque instant de répit pour se mettre cette magnifique production dans les oreilles.

Maintenant, il y a un hic. Depuis le début, on vous raconte une histoire quelque peu tordue. On récapitule, puis on explique. D'accord ? Un, il y a ces productions toutes aussi capiteuses les unes que les autres. Deux, il y a ce guitariste, ce merveilleux guitariste qu'est Ronnie Earl. Trois, il y a la dernière production de celui-ci, soit *Peace of Mind*. Quatre, elle n'est pas... disponible à moins que...

À moins que vous soyez à la fois tenté et volontaire au point de vouloir écrire à la compagnie concernée pour passer commande des albums de « chose binette ». L'adresse ? *Rounder Records, P.O. Box 154, Dept CD, N. Cambridge, MA 02140 USA*. Maintenant, on va passer aux choses sérieuses. On va vous parler du « record ».

Pour confectionner ce *Peace of Mind*, le vieux renard de Ronnie a fait appel aux services, mais surtout aux doigts de Dave Maxwell, piano, Steve Gomes, basse, Per Hanson, batterie, Greg Piccolo, ténor, Doug James, baryton, Tony Zamagni qui, avec un nom pareil il ne pouvait pas en être autrement, joue de l'orgue Hammond, la B3 pour être précis, et le chanteur Darrell Nulisch. Ensemble, sur cet album comme sur le précédent, ils parviennent à jouer plus

de 45 minutes sans que pas une fois il y ait une once de déchet. C'est « clean ». C'est précis. C'est l'infini murmure, pour causer chic, du bonheur musical.

Toutes les « tounes » que Ronnie Earl et ses compagnons composent logent à l'enseigne de ce blues fait de boogie-woogie, de swing, de Kansas-City, de bière et de Chili. Vous voyez le genre... Ils font dans le bon genre. Pas le BCBG. Ni même le « sale et pesant ». Beaucoup plus simplement, ils font du bon, du très bon blues qui, soyez-en assurés, vous séduira en moins de deux. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

PS qui a tout à voir avec ce qui précède : le dernier numéro de *Living Blues* propose un spécial sur le piano-blues. Un numéro mettant, enfin, en vedettes messieurs Pinetop Perkins, Champion Jack Dupree, Mose Vinson et... et... Johnnie Johnson, soit le pianiste qui accompagna Chuck Berry sur la plupart de ses enregistrements.

Le dernier numéro de *Down Beat* comprend un long et très intéressant texte de Wynton Marsalis sur Duke Ellington. Dans ce numéro on nous informe que John Carter, clarinetiste et grand compositeur, n'est plus de ce monde au moment même où le dernier numéro du *Coda Magazine* lui consacre un très bon papier.

Le baroud d'honneur des Rolling Stones

Rolling Stones
Flashpoint
DDD CK47456

Sylvain Cormier

ON DEMANDA un jour à Keith Richards si les Rolling Stones constituaient vraiment le meilleur groupe de rock'n'roll au monde. Sourire en coin, un brin de fierté dans l'oeil, Richards acquiesça. « Certains soirs, oui, c'est peut-être vrai. D'autres soirs, la plupart des soirs, il y a quelque part dans le monde une autre bande de salopards qui prend le relais et qui porte la couronne. Tant mieux, d'ailleurs. Ça finirait par être lourd. »

Rarement, depuis leur premier spectacle au Marquee Jazz Club de Londres, qui remonte au 12 juillet 1962, les Rolling Stones n'ont connu autant de bons soirs consécutifs que lors de la gigantesque tournée nord-américaine *Steel Wheels* de 1989 (et son pendant pour le reste de l'Occident, l'*Urban Jungle World Tour* de 1990). Ce dont témoigne éloquentement *Flashpoint*, leur cinquième enregistrement public, le sixième si l'on inclut le 45-tours longue durée *Got Live If You Want It!* (qu'il ne faut pas confondre avec l'album du même nom).

De fait, en dehors de leur équipée de l'automne 1969 en terre yankee, celle-là même qui s'acheva dans l'horreur meurtrière du Festival D'Altamont, la carrière scénique des Stones fut pour le moins erratique, ainsi que nous le démontre un rapide survol de leurs productions live.

• Enregistré lors d'une tournée britannique en mars 1965, *Got Live If You Want It!* propose les Stones au plus fort du *British Invasion*, livrant un combat inégal contre la horde de jeunes filles en fleurs et en pleurs qui enterraient sous leurs cris le répertoire pré-*Satisfaction* du groupe. Une curiosité qui recèle néanmoins une version de *Route 66* particulièrement bien envoyée.

• *Got Live If You Want It!*, album (soi-disant) témoin du passage des Stones au Royal Albert Hall de Londres en septembre 1966, montre le groupe aux prises avec des chansons de plus en plus incompatibles avec les systèmes de son pré-colombiens utilisés par les promoteurs de l'époque. Des Stones qui croyaient s'en tirer par un subterfuge grossier : voix refaites en studio et piètrement mixées à l'ensemble, versions enregistrées dans les studios de la BBC auxquelles on a accolé une foule factice, etc. Bref, faux et usage de faux.

• Pour *Get Yer Ya-Ya's Out!*, substrat de deux spectacles mémorables au Madison Square Garden en novembre 1969, on retrouve les Stones après la débâcle psychédélique, en pleine possession de leurs



Les Rolling Stones

moyens, disposant pour la première fois dans l'histoire du rock d'une sono portative, de moniteurs et de *roadies* dignes de ce nom. Personne n'avait entendu les Stones dans de telles conditions, y compris le groupe lui-même. Sorti en catastrophe pour courcir les ventes du disque pirate *Liver Than You'll Ever Be, Get Yer Ya-Ya's Out!* demeure la mesure-étalon de l'enregistrement public d'un concert rock. Totalement indispensable, entre autres pour une lancinante lecture du *Love In Vain* de Robert Johnson et la version définitive de *Midnight Rambler*.

• *Love You Live*, ou les Stones des années 70, brouillons et paresseux dans les arènes (trois faces), mais brillamment inspirés le temps d'un boeuf au El Mocambo de Toronto pour les beaux yeux de Margaret Trudeau, un soir de mars 1977 (une seule face, mais sortie de purs joyaux, dont le *Mannish Boy* de Muddy Waters et le *Crackin' Up* de Bo Diddley). Un album-double aux

trois-quarts gaspillé.

• *Still Life (American Concert 1981)*. Les Stones du statu quo, redondants et routiniers. Le titre de l'album dit tout, *Still Life* signifiant à la fois qu'il y a « encore de la vie » et « nature morte ». Une croûte, oui.

Contre toute attente, après une décennie de querelles intestines et d'escapades en solo, voilà que les pierres cessent de rouler à vide et rebondissent avec *Flashpoint*. Histoire de redorer leur blason, les Stones se sont débarrassés de toutes les sales manies qui ont miné la majorité de leurs performances des quinze dernières années. Fini le laisser-aller, les textes machés par Jagger, l'embrouillamini des guitares de Ronnie Wood et Keith Richards. Cette fois, on différencie les *riffs* des solos, et Mick ne subordonne pas ses vocalises à ses ronds de jambes.

Les Stones, pour une fois, n'ont pas lésiné sur le travail. On a redonné à *Sympathy For The Devil* sa struc-

ture d'antan, percussions et piano à la clé, ressorti l'obscur *Factory Girl* des boules à mites, recruté le dieu Clapton pour le solo de *Little Red Rooster*, raffermi les chairs de *You Can't Always Get What You Want*, dépoissière *Paint It Black* et *Ruby Tuesday*. Impeccable.

Cependant, avait-on vraiment besoin d'énies versions de *Brown Sugar*, *Jumpin' Jack Flash* et *Satisfaction*? Pourquoi reléguer la formidable version de *2000 Light Years From Home* au côté B du simple *Highwire*? Pourquoi nous priver de *Play With Fire* et d'*Angie*, qui avaient pourtant ébranlé le Stade Olympique? Mais peut-être suis-je trop gourmand : 77 minutes du meilleur rock des Stones sur un seul compact, c'est loin d'être frugal.

Si la tournée 1989-90 des Rolling Stones devait s'avérer la dernière, c'est à un véritable baroud d'honneur que l'on aura eu droit.

CHARLEBOIS

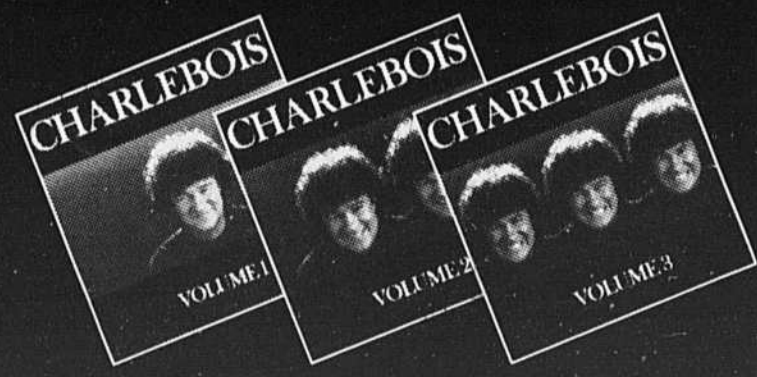
1^{ère} PÉRIODE



Enfin une première rétrospective des oeuvres de Robert Charlebois

3 disques compacts de "LINDBERG" à "CONCEPTION" et "LES AILES D'UN ANGE" en passant par "ORDINAIRE", "FU MAN CHU", "CAUCHEMAR", "ENTRE DEUX JOINTS" et toutes les autres...

38 GRANDES CHANSONS RÉUNIES DANS UN MÊME COFFRET



EN VENTE MAINTENANT



BANQUE ROYALE PRÉSENTE

UNE GRANDE PREMIÈRE NORD AMÉRICAINE

BALLET DE KIEV



TORONTO, MAI 1991:
"CAPTIVANT... SUPERBE" *The Globe and Mail*



ENDRILLON
Попелюшка
11, 12 & 15 juin à 20h

Programme 2:
LES GRANDS CLASSIQUES
DU BALLET RUSSE
13 & 14 juin à 20h



PRODUCTEUR DE LA TOURNÉE : GREAT WORLD ARTISTS LTD.
CENTENAIRE DES CANADIENS UKRAINIENS

EN VENTE DÈS MAINTENANT À LA PLACE DES ARTS ET CHEZ ADMISSION 522-1245

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.



le cahier du Samedi

Le volet classique du Festival d'été de Québec

Douze concerts dans des lieux historiques de la Vieille capitale du 4 au 14 juillet

Marie Laurier

LA VUE sur le fleuve depuis le salon rose du Château Frontenac est si belle qu'il me plaisait de penser que j'y reviendrais certainement pendant le festival du 4 au 14 juillet.

Ce ne sont là que deux exemples du volet classique de la programmation du 24e Festival international d'été de Québec que dévoilait cette semaine la présidente, Mme Sylvie Robitaille.

Voilà de plus près : il y aura en effet, Mme Pollet le jour même de la fête des Français, qui en est à son premier voyage en Amérique du Nord et que les Montréalais auront eu l'occasion d'entendre en première à Lanaudière quelques jours plus tôt.

Cinq des douze concerts auront lieu au Musée du Québec qui vient de rouvrir ses portes dans un décor beaucoup plus spacieux : le Quatuor Manfred, de France, le samedi 6 juillet à 16 h dans un programme Haydn, Ravel et Brahms et le soir de ce même jour, à 20 h 30 un récital tout Bach par le violoncelliste hollandais Anner Bylma.

Le musée accueillera aussi deux pianistes : Jean-Marc Luisada, de France le dimanche 7 juillet à 16 h dans un répertoire d'oeuvres romantiques — Haydn, Schumann et Chopin — et Jean-Alexandre Sarrazin, de Montréal le vendredi 12 juillet à 16 h qui défendra des pièces redoutables de Scriabine, Chostakovitch, Rach-



Françoise Pollet

maninov et Liszt. Deux artistes de la Tchecoslovaquie, Ivan Zenaty au violon et Antonin Kubalek au piano consacrent leur récital du samedi 13 juillet à 16 h à leur illustre compatriote, Antonin Dvorak dont on célèbre le 100e anniversaire de naissance en 1991.

Dans sa présentation, Mme Robitaille promettrait que le public allait faire des découvertes. La venue de Soeur Marie Keyrouz, du Liban, semble s'inscrire dans cette voie. À en juger par le journal Le Monde, cette artiste « a une voix d'une transparence de cristal » et fascine « par la beauté sublime des chants byzantins, grégoriens, maronites et syriaques ». Elle se produira dans un cadre tout à fait approprié, soit celui de la Basilique de Québec le jeudi 11 juillet à

20 h 30. Aussi dans ce lieu, « une étonnante première québécoise », les frères violonistes Malcolm et Darren Lowe, de la Saskatchewan, qui se joindront à la vingtaine de musiciens de l'Orchestre de chambre Gilles Auger et à son jeune chef pour interpréter des oeuvres de Mozart le vendredi soir du 12 juillet.

Québec regorge de sites historiques, comme celui de la Cour du séminaire où deux manifestations sont prévues : * les ensembles vocaux André Martin et Amadeus qui présenteront Le Retour d'Amadeus marquant le 200e anniversaire de la mort de Mozart le vendredi soir 5 juillet, un concert commenté par le comédien Jean-Louis Roux ; * une soirée blues en bleu le soir



Soeur Marie Keyrouz

du mercredi 12 juillet avec l'Orchestre symphonique de Québec dirigé par Gilles Auger et ses invités, Corky Giegel de Chicago et le Montreal Jubilation Gospel Choir, fondé et dirigé par Trevor W. Payne.

Sous le thème l'Opéra en fête, le soir du dimanche 7 juillet à l'église Saint-Roch, l'Orchestre symphonique de Québec, le Choeur du Festival et l'Opéra de Québec sous la direction de Guy Bélanger offriront les plus beaux airs des opéras de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini et Massenet. Avec les solistes Hélène Fortin, Lyne Fortin, Sonia Racine, Jean-François Lapointe et Benoit Boutel.

La Société Radio-Canada réalisera plusieurs émissions reliées au volet classique du festival et destinées aux auditeurs du réseau FM Stéréo de même qu'au public de la télévision française. La société captera pas moins de dix concerts pour une diffusion ultérieure cet été et à l'automne prochain.

Il va sans dire que la présidente souhaite une bienvenue toute particulière aux Montréalais qui forment toujours une part importante du public — un potentiel de 2,7 millions de personnes — qui profite de ce temps de festival pour venir à Québec. Selon les statistiques de 1988, une proportion de 21 % des touristes venaient de la grande région métropolitaine.

DISQUES

Le prophète du violon

The Heifetz collection

Enregistrements réalisés entre 1917 et 1924 : Jascha Heifetz (violon), au piano : André Benoist (1917-18), Samuel Chotzinoff (1919-20-22), Isidor Achron (1924); RCA Orchestra, dir. Josef Pasternak. RCA 0942-2-RG, coffret de 3 CD.

The early Victor recordings

(1917-18) : les 20 gravures réalisées les 9 novembre et 19 décembre 1917, 3 octobre et 4 novembre 1918. Biddulph recordings LAB 015.

Heifetz

Strauss, Sonate op. 18, avec Arpad Sandor (piano), 6 février 1934; Sibelius, Concerto op. 47, avec le London Philharmonic Orchestra dir. Thomas Beecham, 14 décembre 1935; Prokofiev, Concerto no 2 op. 63, avec le Boston Symphony Orchestra, dir. Serge Koussevitzky, 20 décembre 1937. Biddulph recordings LAB 018.

Carol Bergeron

« Être un artiste, c'est comme se voir confier quelque chose de précieux pendant quelque temps », croyait Jascha Heifetz. « Il est de son devoir de le remettre au suivant, comme ces coureurs grecs qui se passaient la torche allumée de l'un à l'autre. »

Ce sont les descendants de celui qu'en 1918 on surnommait le « prophète du violon » qui, aujourd'hui, au Concours international de musique de Montréal, se disputent le privilège de porter un peu plus loin la flamme sacrée. Toutefois, ce privilège ne revient pas de droit à n'importe qui, fut-il aréolé de la gloire d'un premier prix d'ici ou d'ailleurs. Car il faut de la personnalité, un élément aussi rare que précieux qui ne faisait pas défaut au talent faramineux du jeune Jascha. Il suffit d'écouter ses premiers disques pour s'en convaincre.

Né Iossif Robertovitch, d'un père juif lui-même violoniste, Heifetz aurait vu le jour le 2 février 1899 et non en 1901, comme on le voit généralement écrit. Quoiqu'il en soit, avant le début de la première guerre mondiale, sa renommée a déjà franchie les frontières de sa terre natale. Il ira même jouer le Concerto de Tchaïkovski avec le Berliner Philharmoniker sous la direction d'Arthur Nikisch.

En 1917, au beau milieu de la Révolution russe, la famille Robertovitch prend la décision de fuir aux États-Unis en passant la Sibérie et le Japon, pour arriver à Los Angeles. Mais c'est à New-York, au Carnegie Hall que Jascha fait ses débuts triomphaux, le 27 octobre.

Avait-il 16 ou 18 ans ? On le compare immédiatement aux plus grands, notamment à Fritz Kreisler. Le public le redemande plus d'une 30e de fois dans les mois qui suivent, et cela dans la seule métropole américaine. La firme RCA Victor s'intéresse à lui et s'empresse de lui ouvrir ses studios de Camden au New-Jersey dès le 9 novembre 1917.

Cette journée-là, il enregistre avec le pianiste André Benoist (accompagnateur réputé, né à Paris, en 1879, et mort au New-Jersey, 1953) cinq courtes pièces : Wieniawski, Scherzo tarantelle, Elgar, La Capricieuse,

Schubert/Wilhelmj, Ave Maria, Bee-thoven/Auer, Choeur des déviches, Drigo/Auer, Valse bluette. Courtes, parce qu'aucune d'elles ne pouvait excéder 4 minutes 50 (dans le cas des disques 78 tours de 30,5 cm) ou 2 minutes 50 (dans celui des disques de 25,5 cm).

Il ne faudrait cependant pas croire que Jascha gravait à ses premiers sillons. Déjà en Russie, avant la Guerre, on lui avait fait faire quelques disques. C'est peut-être ce qui explique l'assurance du jeune homme devant le fameux pavillon acoustique, alors que peu importe la difficulté d'une pièce, il fallait la réüssir sans aucune imperfection, et autant que possible, dès le premier essai.

Le programme des deux premières séances RCA comprend un mélange de morceaux de bravoure (la Tarantelle de Henryk Wieniawski ou La Ronde des lutins d'Antonio Bazzini) et d'autres plus lyriques. On y remarque même une page de Joseph Achron avec accompagnement d'orchestre — si l'on peut qualifier d'orchestre, ce petit ensemble d'instruments à vent qui souffle derrière le violoniste.

Cela suffit toutefois à apprécier les qualités du phénomène : une technique phénoménale des doigts et de l'archet, un son d'une chaleur étonnante, une musicalité pleine de grâce et de finesse, et surtout... un goût parfait.

Léopold Auer, son maître au conservatoire de Saint-Petersbourg avait immédiatement reconnu en lui les dons exceptionnels de cet enfant prodige. Mais questionné là-dessus, Heifetz déclara plus tard : « L'enfant-prodigisme — si je peux m'exprimer ainsi — est une maladie qui est en général fatale. J'ai fait partie d'un très petit nombre de musiciens qui ont eu la chance d'en échapper ».

À moins de ne vraiment pouvoir s'offrir le coffret RCA, il est sans doute utile de savoir que le CD Biddulph (LAB 015) reprend les 20 pièces enregistrées par RCA pendant les quatre séances de 1917 et de 1918. Sur le plan de la restauration de ces documents anciens, le petit éditeur anglais n'a pas mieux fait que la grande firme américaine qui s'est de plus donné le mal de fournir une documentation en français.

Mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'écoute de ces vieilles cires n'est pas si pénible. Au contraire, les ingénieurs ont ici accompli un très beau travail de remise en état.

L'autre CD Biddulph (LAB 018) rassemble des oeuvres plus importantes et plus imposantes comme la Sonate de Richard Strauss dont Heifetz réalisa le premier enregistrement, le fameux Concerto de Sibelius et le superbe Concerto no. 2 de Prokofiev.

Là cependant, nous sommes au milieu des années trente et la technique d'enregistrement à fait des progrès énormes. Le microphone a succédé au pavillon, ce qui permet non seulement d'entendre mieux le soliste, mais encore tout l'orchestre qui l'entoure.

Et puis, Heifetz n'est plus un enfant prodige ou un adolescent prodigieux. Son talent a atteint sa maturité d'adulte. Il est devenu la référence absolue du violon.

CARBONE 14 Peau, chair et os de Gilles Maheu. SUPPLÉMENTAIRES DU 17 AU 22 JUIN. COMPLET SAUF LES 10, 17, 18, 19, 20, 21 ET 22 JUIN. En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques DU 31 MAI AU 15 JUIN / THÉÂTRE ESPACE LIBRE - (mètre Frontenac): 521-4191 ADMISSION: 522-1245 NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ASTRE 1: (849-3456) — Back Draft 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 45 II: Only the Lonely 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, ven. sam. dern. spect. 11 h III: Hudson Hawk 7 h 15, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, ven. sam. dern. spect. 11 h IV: Madonna, Truth or Dare 7 h 15, sam. 2 h 50, 5 h 05, dim. 2 h 50, 5 h 05, 7 h 15, ven. sam. dern. spect. 11 h 30 IV: Stone Cold 9 h 45, sam. dim. 1 h, 9 h 45 — City Slickers ven. sam. 4 h 30

h 45, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 30, 6 h 45, 9 h 15, sam. dern. spect. 11 h 30 2: Teenage Mutant Ninja Turtles: ven. lun. mar. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 5 h 45, 7 h 15 — II danse avec les loupes 8 h 55, sam. dim. 2 h 30, 8 h 55 — 3: Los Angeles Story 9 h 30, sam. dim. 3 h 15, 9 h 30 — Maman j'ai raté l'avion 7 h 30, sam. dim. 1 h, 5 h 15, 7 h 30

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE: (848-3878) — un Tempo de Morir 19 h — La chartreuse de Parme 21 h — dim. Le lieu du crime 19 h — Visa U.S.A. 21 h

spec. 11 h 40 — 7: Wild Hearts Can't Be Broken 7 h, sam. dim. 2 h 50, 7 h — Los Angeles Story 9 h 30, sam. dim. 12 h 40, 5 h, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 45 — 8: Thelma & Louise 6 h 40, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 50, 6 h 40, 9 h 15 sam. dern. spect. 11 h 40 — 9: Thelma & Louise fr. 6 h 50, 9 h 25, sam. dim. 1 h 10, 4 h, 6 h 50, 9 h 25 sam. dern. spect. 11 h 50 — 10: Un bon filic 7 h 10, 9 h 35, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 35 sam. dern. spect. 24 h — 11: What About Bob? 7 h 20, 9 h 20, sam. dim. 12 h 50, 3 h, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 20 sam. dern. spect. 24 h — 12: Switch 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 30 2: Only the Lonely 7 h 30, 9 h 35, sam. dim. 1 h 15, 3 h 20, 5 h 25, 7 h 30, 9 h 35

spec. 11 h 40 — 7: Wild Hearts Can't Be Broken 7 h, sam. dim. 2 h 50, 7 h — Los Angeles Story 9 h 30, sam. dim. 12 h 40, 5 h, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 45 — 8: Thelma & Louise 6 h 40, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 50, 6 h 40, 9 h 15 sam. dern. spect. 11 h 40 — 9: Thelma & Louise fr. 6 h 50, 9 h 25, sam. dim. 1 h 10, 4 h, 6 h 50, 9 h 25 sam. dern. spect. 11 h 50 — 10: Un bon filic 7 h 10, 9 h 35, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 35 sam. dern. spect. 24 h — 11: What About Bob? 7 h 20, 9 h 20, sam. dim. 12 h 50, 3 h, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 20 sam. dern. spect. 24 h — 12: Switch 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 30 2: Only the Lonely 7 h 30, 9 h 35, sam. dim. 1 h 15, 3 h 20, 5 h 25, 7 h 30, 9 h 35

CINÉMA LIDO: — Fais de l'air Fred 19 h, 21 h, sam. au lun. 13 h, 19 h 15 — Le seul témoin 19 h, 21 h, 13 h, 19 h, 21 h — C'est ma mort après tout 19 h, 21 h, sam. au lun. 13 h, 19 h, 21 h 05 — Jouer dur 19 h, sam. au lun. 13 h, 19 h — Thelma & Louise ven. au jeu 21 h 05

CINÉMA QUÉBÉC

St-Jacques, Montréal (398-6199) — La Société de musique Bharatiya Montréal présente des danses classiques de l'Inde avec Jai Govinda, le 1er juin à 20h.

MUSIQUE

Thérèse — Les Chanteurs de Ste-Thérèse en concert, accompagnés d'un orchestre de la Guide des musiciens du Québec, solistes: Céline Dussault, soprano, Michel Ducharme, baryton et Robert Robitaille, ténor, ils présenteront le Te Deum de Clermont Pépin, et oeuvres de Carl Orff, le 2 juin à 14h30.

Classique

CHAPPELLE DES FF. MARISTES: 14 Bord-de-l'eau, Berville — Récital d'orgue, Régine Desautels, oeuvres de Bach, Regier, Durullé, Langlais et Bonnet, le 2 juin à 20h.

CINÉMA QUÉBÉC

St-Jacques, Montréal (398-6199) — La Société de musique Bharatiya Montréal présente des danses classiques de l'Inde avec Jai Govinda, le 1er juin à 20h.

Classique

CHAPPELLE DES FF. MARISTES: 14 Bord-de-l'eau, Berville — Récital d'orgue, Régine Desautels, oeuvres de Bach, Regier, Durullé, Langlais et Bonnet, le 2 juin à 20h.

CINÉMA QUÉBÉC

St-Jacques, Montréal (398-6199) — La Société de musique Bharatiya Montréal présente des danses classiques de l'Inde avec Jai Govinda, le 1er juin à 20h.

le cahier du Samedi

THÉÂTRE MAISONNEUVE: PDA, Montréal (842-2112) — Concours international de musique de Montréal, les 1-2-3 juin à 20h.

Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 St-Paul O., Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du midi, du dim. de 22h 15 à 22h 30 — Mario Parent et Michel Cusson, du 30 mai au 2 juin.

AUBERGE LE VIEUX ST-GABRIEL: 426 St-Gabriel, Vieux-Montréal (878-3561) — Jazz, blues et brésilien avec Odette Odry, le 1er juin à 21h30.

BAR LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Dan Bigras, le 1er juin — Casbury Brothers, le 2 juin.

BAR BRAQUE: 980 est rue Rachel, Montréal (523-3748) — Tous les dimanches de 20h à 01h. Le Trio Rajay Doherty.

BAR 2080: 2080 rue Clark, Montréal (285-0186) — Andy Myne, pianiste, le 1er juin à 22h — Jim Zeller et Rick Dopra, blues, le 2 juin à 21h30.

BIDDLES JAZZ AND RIBS: 2060 Aylmer, Montréal (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 19h à 24h, mar. 20h à 01h, mer. au ven. 18h à 22h — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22h, le sam. à compter de 21h30, invité le 1er juin, Rémy Bolduc, sax — Billy Georgette en solo, lun. de 17h à 19h, mar. de 17h 30 à 19h30 — Trio Billy Georgette, sam. de 18h à 21h30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19h à 24h.

LE BIJOU DU VIEUX-MONTRÉAL: 300 Le-moyne, Vieux-Montréal (288-5508) — Le Blue Noise Band et Sylvie Peron, le 1er juin à compter de 22h.

LE BIJOU: 2900 boul. Le Carrefour, Laval (688-7981) — Wesley Phillips, chanteur/trompettiste, du mar. au sam., du 21 mai au 1er juin.

CAFÉ THÉLÈME: 311 est Ontario, Montréal (845-7982) — Eric St-Laurent's Jazz Trio, le 1er juin à 21h30.

CAFÉ VOGUE: 4216 St-Laurent, Montréal — Steve Watson, les mer. jeu. ven. de 16h à 20h.

LE GRAND CAFÉ: 1720 St-Denis, Montréal (849-6955) — Jim Zeller, le 1er juin.

RIBING SUN: 5380 St-Laurent, Montréal (278-5200) — Chaskey, musique d'Amérique du Sud, le 1er juin — Sorlée D.J. hommage à Bob Marley, avec D.J. Statement, le 2 juin.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ARÉNA LOUIS-PHILIPPE DALPÉ: 2000 boul. René-Gauthier, Varennes (852-3281) — Un coin de village: reflet de vie + plus de 200 exposants, artistes invités: Pierre-Lucas et Bertrand Casaubon, du 29 mai au 2 juin.

ARTES GALERIE D'ART: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres de Cullen, Dupont, Gaveau, Pelletier, Riopelle, Tobiassi, Zayed, bronzes de Barrett et Spérand.

ARTICULE: 4060, boul. St-Laurent, suite 106, Montréal (842-9686) — Installation de Wendy Oberlander, du 4 mai au 2 juin, du mer. au dim. de 12h à 17h.

ATELIER CIRCULAIRE: 40 rue Mollé, 4e étage, Montréal (272-8874) — Oeuvres de François-Xavier Maréchal, du 3 au 23 juin.

ATELIER GALERIE DU ROI CHARLES QUINT: 18600 boul. des Sources, Pointe-Claire (895-2960) — Gravures sculptées et aquarelles de plusieurs artistes, jusqu'au 7 juin, lun. au ven.

ATELIER POINT RADIAN: 4521 de Parc, ste 5, Montréal (842-5683) — Oeuvres de Anne-Marie Champagne, du 22 mai au 9 juin, mer. au dim. 12h à 17h.

ATELIER SCULPT: 2177 Masson, ste 401, Montréal (523-0187) — Les artistes de l'Atelier Sculpt-Exposit, du 30 mai au 9 juin — Porte ouverte le 1er juin de 11h à 16h, artistes invitées: Tatiana Demidoff-Seguin et Lyse Charland-Favretti.

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition permanente de Ayotte, Bertousses, Cosgrove, Horik, Kirouac, Lecor, Triango, Tallon et autres.

LA CENTRALE POWERHOUSE: 4060 St-Laurent, ste 205, Montréal (844-3489) — Oeuvres de S. Tremblay, M. Guérin, D. Landry et H. Roy, du 25 mai au 16 juin, mer. au dim. de 12h à 17h.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 ave Victoria, Montréal (488-9558) — Oeuvres de Christiane Lemieux, Jennifer Macklem et Barbara Palca Dickstein, du 24 mai au 22 juin.

CENTRE SAIDY BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Cozic, du 14 mai au 27 juin.

CENTRE COPIE-ART: 813 est Ontario, Montréal (523-4830) — Imaginaires + œuvres infographiques de François Giroux, jusqu'au 22 juin.

CENTRE DU DESIGN: 1600 Notre-Dame O., ste 105, Montréal (933-6095) — Montréal's art actuel, du lun. au ven. 10h à 16h, le week-end et en soirée sur rendez-vous.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, ste 444, Montréal (832-8248) — Oeuvres de D. Cisneros, F. Larivée, Cozic, G. Poissant, R. Derouin, E. Robertson, du 1er juin au 3 août, mer. au dim. 10h à 16h.

CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS: 90 chemin des Patriotes, Sorel (746-7923) — Pièce réalisée par Dominique Chailoux, Laurent A. Labèque et Johanne Lebel, du 31 mai au 23 juin.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX-PARLAI: 185 du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Retrospective de l'artiste Gilles Boisvert + Moments d'espaces, du 5 mai au 21 juin, du mar. au ven. de 12h à 17h, dim. de 13h à 17h.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 3575 ave du Parc, Montréal (288-0811) — Oeuvres de Jean Golub, Serge Tounignant, Peter Krausz, François Sullivan, et autres, du lun. au ven. 10h à 18h.

LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal — Oeuvres de Marie-Claude Pratte, du 22 mai au 12 juin.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambroise, Montréal — Galerie Rouge: œuvres de Gwen Harris et Ghita Rolo, du 6 au 19 juin.

DAZIBAO: 4060 St-Laurent ste 104, Montréal (845-0063) — Photographies de Ricardo Estibano Zulueta, Josef Geranio et Oladete Ajibayo Bamgboye, du 23 mai au 23 juin.

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-1534) — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 16 mai au 1er juin — Casse-tête d'époques de Nelly Roy, du 7 au 23 juin.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent (496-4629) — Expo'et 91, L'homme et drôle d'animal + et Imax + L'eau et les hommes + tous les jours de 9h45 à 21h30.

GALERIE ACTION: 190 Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (861-3397) — La nature vue à travers la collection de la Banque Nationale du Canada, du 9 mai au 2 juin, tous les jours.

GALERIE AMRAD AFRICAN ARTS: 1522 ouest Rue Sherbrooke, suite 4, Montréal (934-4550) — L'homme au repos, Sièges de l'Est, Oeuvre d'Afrique centrale, du 6 mai au 30 juin.

GALERIE D'ART DE BOUQUINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Michel Rivest, du 24 mai au 1er juin — Artistes de la galerie et nouvelles acquisitions de Roger Cantin et Andrée Vézina, tout juin.

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Oeuvres récentes de Maricou Wagschal, et de Deirdre Chisholm, du 16 mai au 22 juin.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 2122 Crescent, Montréal (844-6711) — Importante exposition d'œuvres canadiennes en provenance de successions et de collections privées, jusqu'au 2 juin.

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (830-1254) — Peintures et travaux sur papier de Fritz Grasshoff, du 18 mai au 21 juin.

GALERIE ARTEFACT: 4117 St-Denis, Montréal — L'Opéra de l'agresse-cœur + œuvres de Macy, du 1er mai au 30 juin.

GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Estampes de artistes de l'Atelier de l'île, du 4 au 15 juin.

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal — Oeuvres de Louise Viger, jusqu'au 15 juin.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Nicole Panneton, du 8 mai au 2 juin.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de François Morin, du 1er juin au 6 juillet.

GALERIE CITRON: 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (939-0809) — Oeuvres de Bill Martucci et Yang Zheng-Xin, les ven. sam. de 10h à 17h, et sur rendez-vous.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, Montréal (288-5972) — Oeuvres de Deborah Margo et Barbara Sutr, jusqu'au 2 juin, jeu. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE DARE-DARE: 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Oeuvres de Michèle Tremblay Gilon, jusqu'au 2 juin — Oeuvres de Marcelle Ferron, François Vincent, Francine Simonin, Peter Krausz, Serge Tounignant et Michèle Deslisle, du 6 au 23 juin, mer. au dim. 12h à 17h.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Europe 52 + photographies de Norman Slater, du 25 mai au 7 juin.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Michèle

Drouin, Paul Fournier, K.M. Graham et Russell Yuristy, et grande sélection de chefs d'œuvres inuit.

GALERIE L'EMBUCADE: 1571 Place Badeaux, Trois-Rivières (819-374-0652) — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 2 juin au 6 juillet.

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Oeuvres de Ginette Brassard et J.M. Giguère, jusqu'au 10 juin, tous les jours.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Travaux de Paul Béliveau, Michelle Héon, Françoise Lavoie, Thorinnur Sigurgeirsson et François C. Robidoux, jusqu'au 2 juin.

GALERIE DENISE GALLANT: 260 chemin Bice, sortie 118, Orford (843-4367) — Artistes de la galerie, tous les médiums y sont représentés, jeu. ven. et dim. de 13h à 18h, et sur rendez-vous.

GALERIE JOCELYNE GOBEL: 2154 Crescent, Montréal (843-3856) — En permanence bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger, mar. au sam.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — La gravure dans tous ses états, du 4 mai au 15 juin, mar. au dim.

GALERIE HAUT 3E IMPÉRIAL: 164 Cowie, Granby (372-7261) — Installations de N. Coderre, C.M. Gosselin, L. Luneau, L. Poitras et G. Venille, du 19 mai au 23 juin, mer. au dim.

GALERIE HORACE: 906 ouest King, Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Oeuvres de Lisa Driver — Salle 2: Bas-reliefs de Sacha Maria LeVay, jusqu'au 23 juin.

GALERIE KÖ-ZEN: 532 ave Duluth est, Montréal (842-0342) — Travaux récents de Jean-Marcel DuMontier, du 29 mai au 28 juin.

GALERIE L'IMPÉVU: 251 ouest Laurier, Montréal — Sculptures récentes de Stromberg, du 30 mai au 16 juin.

GALERIE MADELEINE LACERTE: 1 Côte Di-nan, Québec (418-692-1566) — Oeuvres de Lili Richard et Lucienne Cornet, jusqu'au 1er juin, mar. au dim.

GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (398-9806) — Oeuvres de Anne et Patrick Poirier, du 27 avril au 8 juin, mar. au dim.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle.

GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Sculptures anciennes de l'Afrique Ouest, masques tribal pour la danse, du 29 mai au 13 juillet, mar. au sam. de 13h à 17h.

GALERIE MICHEL-AUGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Ayoote, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle.

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Du-gard, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine ste 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres de Catherine Hamppin, Lucie Lacerte et Anne Thi-baudet, jusqu'au 25 juin — Oeuvres de O. Dorfer, M. Fritsch, R. Kabas, H. Schatz et M. Tscherni, jusqu'au 15 juin.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Oeuvres de Shelly Low, du 22 mai au 9 juin.

GALERIE LE QUARTIER DES ARTS: 252 Bord du Lac, Lakeshore (895-9791) — Exposition de groupe de six peintres et une sculpteur, du 4 au 22 juin de 12h à 17h, dim. de 13h à 17h.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 3575 ave du Parc, Montréal (288-0811) — Oeuvres de Jean Golub, Serge Tounignant, Peter Krausz, François Sullivan, et autres, du lun. au ven. 10h à 18h.

LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal — Oeuvres de Marie-Claude Pratte, du 22 mai au 12 juin.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambroise, Montréal — Galerie Rouge: œuvres de Gwen Harris et Ghita Rolo, du 6 au 19 juin.

DAZIBAO: 4060 St-Laurent ste 104, Montréal (845-0063) — Photographies de Ricardo Estibano Zulueta, Josef Geranio et Oladete Ajibayo Bamgboye, du 23 mai au 23 juin.

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-1534) — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 16 mai au 1er juin — Casse-tête d'époques de Nelly Roy, du 7 au 23 juin.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent (496-4629) — Expo'et 91, L'homme et drôle d'animal + et Imax + L'eau et les hommes + tous les jours de 9h45 à 21h30.

GALERIE ACTION: 190 Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (861-3397) — La nature vue à travers la collection de la Banque Nationale du Canada, du 9 mai au 2 juin, tous les jours.

GALERIE AMRAD AFRICAN ARTS: 1522 ouest Rue Sherbrooke, suite 4, Montréal (934-4550) — L'homme au repos, Sièges de l'Est, Oeuvre d'Afrique centrale, du 6 mai au 30 juin.

GALERIE D'ART DE BOUQUINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Michel Rivest, du 24 mai au 1er juin — Artistes de la galerie et nouvelles acquisitions de Roger Cantin et Andrée Vézina, tout juin.

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Oeuvres récentes de Maricou Wagschal, et de Deirdre Chisholm, du 16 mai au 22 juin.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 2122 Crescent, Montréal (844-6711) — Importante exposition d'œuvres canadiennes en provenance de successions et de collections privées, jusqu'au 2 juin.

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (830-1254) — Peintures et travaux sur papier de Fritz Grasshoff, du 18 mai au 21 juin.

GALERIE ARTEFACT: 4117 St-Denis, Montréal — L'Opéra de l'agresse-cœur + œuvres de Macy, du 1er mai au 30 juin.

GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Estampes de artistes de l'Atelier de l'île, du 4 au 15 juin.

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal — Oeuvres de Louise Viger, jusqu'au 15 juin.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Nicole Panneton, du 8 mai au 2 juin.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de François Morin, du 1er juin au 6 juillet.

GALERIE CITRON: 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (939-0809) — Oeuvres de Bill Martucci et Yang Zheng-Xin, les ven. sam. de 10h à 17h, et sur rendez-vous.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, Montréal (288-5972) — Oeuvres de Deborah Margo et Barbara Sutr, jusqu'au 2 juin, jeu. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE DARE-DARE: 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Oeuvres de Michèle Tremblay Gilon, jusqu'au 2 juin — Oeuvres de Marcelle Ferron, François Vincent, Francine Simonin, Peter Krausz, Serge Tounignant et Michèle Deslisle, du 6 au 23 juin, mer. au dim. 12h à 17h.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Europe 52 + photographies de Norman Slater, du 25 mai au 7 juin.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Michèle

pace Verre, du 25 au 31 mai — Oeuvres de Carole Pilon, du 4 au 25 juin.

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, œuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (844-1488) — Peintures de Suzanne Laurendeau, du 19 mai au 2 juin.

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6991) — L'oiseau Judas + exposition d'appellants en bois de Jon Jones, du 3 mai au 8 juin.

GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) — Oeuvres sur papier de Victoria Edgar et Kitte Bruneau, jusqu'au 15 juin.

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest de la Concorde, Laval (662-4442) — Oeuvres de Sophie Ho et Robert LaSalle, jusqu'au 9 juin, mar. au dim.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions de G. Bonaldi, S. d'Anjou, John Hammond, P. Isabella et N. Ovissi — Oeuvres récentes de Katerina Meritakis, du 2 au 9 juin.

MAISON DU BRASSEUR: 2901 boul. St-Joseph, Lachine (634-3471) — Peintures et dessins de Hélène Lalupelle, jusqu'au 25 juin.

MAISON DU CITOYEN: 25 Laurier, Hull (819-595-7488) — Naïfs ces peintres + 37 artistes québécois, du 16 mai au 15 juin — Ikebana: un art à découvrir, du 2 au 8 juin, mar. au dim.

MAISON DU PRESSOR: 10,865 rue du Pressoir (métri Henri-Bourassa) Montréal — Les kogos du Musée des beaux-arts de Montréal, du 19 mai au 24 juin.

MICHEL TÊTREULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beauport, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de Pierre Blanchette, du 29 mai au 29 juin, mar. au sam. de 11h à 18h, et sur rendez-vous.

OBORO: 3981 boul. St-Laurent, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Vincent Trasov, du 1er au 30 juin, du mer. au dim. de midi à 17h.

OBSCURE: 725 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Installation de Diane Landry et Jocelyn Robert, jusqu'au 7 juillet.

OCURRENCE: 911 est Jean-Talon, ste 39, Montréal (495-3353) — Oeuvres sur papier de 12 artistes, dans le cadre du 12e anniversaire de la papeterie St-Armand, du 9 mai au 2 juin, mar. au dim.

PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COMMERCE DE LA FOURRURE: 1255 boul. St-Joseph, Lachine (637-7433) — Sources de nos plus belles légendes et des plus grands écrits d'aventures, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE: 1364 Chemin Ste-Marguerite, sortie 69 autoroute des Laurentides (1-229-2586) — Oeuvres de Jean-François Houle, jusqu'au 12 juin.

RIVERIN-ARLOGOS: 197 chemin du Lac d'Argent, Estimé (297-4646) — Oeuvres de Arthur Munk, jusqu'au 18 juin, mer. au dim.

SALLE WILFRID-PELLETIER: Hall d'entrée, PDA, Montréal (842-2122) — Nijsky et ses photographes, du 27 mai au 1er juillet.

WADDINGTON AND GORGE INC: 2155 MacKay, Montréal (847-1112) — Oeuvres d'artistes canadiens.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Corps et Formes + de Gaëtan Pilon, du 15 mai au 15 juin — Oeuvres de H. Alpha, P. Bellemare, L. Bouchard, Daplia, A. Dumouchel, D. Guay, F. Guttmann, R. Lachance, M.C. Leclerc, G. Leblond, B. McNeil, D. Millington, L.H. Nguyen, L. Rémyard et W. Simon, du 19 juin au 24 août.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Exposition multidisciplinaire sur la problématique du sida, photographies, installations et bandes vidéos, du 5 au 20 juin — Installation de la courte-pointe de l'espoir, du 5 au 20 juin — Moebius/Gir/Jean Giraud, retrospective des œuvres d'un chef de file de la bande dessinée française, du 28 juin au 25 août.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — Oeuvres de Robert Ouellet du 17 mai au 16 juin — Les outils de la peinture + polaroids traités de Eric Parizeau, jusqu'au 16 juin — La Petite Bourgogne, exposition à caractère historique sur le quartier sud-ouest de Mt, du 21 juin au 23 août — Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui, exposition réalisée par le Château Ramezay, du 20 juin au 23 août — La culture noire vue par Charles Biddle, du 20 juin au 23 août.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal — Parfums d'immigrantes et identités métropolitaines, présenté par le Collectif de femmes immigrantes, photographes de Serge Jon-gué, jusqu'au 16 juin — Jeux d'art et du papier, jusqu'au 9 juin — Identités métropolitaines, exposition présentée par le Collectif des femmes immigrantes, du 1er au 16 juin.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal — Le grand verger de Montréal à Notre-Dame-De-Grâce, retrospective de 3 siècles sur l'histoire du quartier NDG, du 26 mai au 18 août.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — Photographes de Robert Laliberté, du 18 mai au 16 juin — Vu d'un autre ciel, exposition du Musée de la civilisation de Québec, à caractère interactif portant sur les handicaps visuels, du 8 juillet au 16 août.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — La culture grecque vue par Nadia Assimopoulos, tableaux, artefacts, documents sonores et visuels, du 19 juin au 16 août.

MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN: 120 St-Pierre, St-Constant (638-1522) — Exposition sur la compagnie Canada Atlantic Railway 1879/1904, du 8 mai au 2 sept., tous les jours de 9h à 17h, les 1ers 6 semaines du 7 sept. au 20 oct.

MUSÉE MARC-AURÈLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence, ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.

MUSÉE D'HISTOIRE

ARTS VISUELS



L'ironie oublie la mémoire, d'Anne et Patrick Poirier.

Dans l'épaisseur de la mémoire

Anne et Patrick Poirier

Galerie Samuel Lallouz,
372, rue Sainte-Catherine ouest.
Jusqu'au 8 juin 1991.

Jean Dumont

PLUS LES ARTISTES sont célèbres, ou célèbrés, plus on court le risque de visiter leurs expositions comme des événements. Et la caractéristique de l'événement, hors d'être ponctuel, est de porter en lui, d'être en lui-même, la totalité de son sens, un objet plein par excellence, et dont le présent imposant cache la genèse.

Faut-il répéter, une fois encore, que dans les arts visuels, l'objet donné à voir n'est pas la totalité de l'oeuvre, il n'en est pas la fin mais le moyen. La pensée de l'artiste, toujours vivante, inquiète, curieuse, multiforme, qui utilise la fabrication de ces objets pour se structurer, pour se dire à elle-même ce qu'elle pense, les abandonne sur ses rives, comme des dépouilles, au fur et à mesure qu'elle se reconnaît en eux et se défait à nouveau en d'autres questions...

Ces objets sont bien sûr inséparables du paysage de l'oeuvre, ils en sont la matière et les repères, mais hors de l'atelier où ils sont nés, même quand ils disent l'histoire de leur fabrication, ils ne témoignent pas de l'activité et du fonctionnement de l'artiste, ils ne peuvent qu'en être la preuve. Parce que, s'ils jalonnent et disent l'histoire de l'oeuvre, étrangement muets, ils ne disent jamais, à eux seuls, l'épaisseur de cette histoire. Aux murs des galeries,

en effet, les objets de l'art ne disent pas le temps de l'oeuvre; c'est pour-quoi, peut-être, pour en faire des « objets d'art », la critique traditionnelle dit qu'ils sont « hors du temps ». Mais toute critique, y compris la mienne, est toujours (comme l'histoire) le langage d'une fiction...

Il y a un curieux parallélisme entre cette épaisseur toujours occultée de l'histoire, et l'épaisseur de la mémoire du monde qui est le lieu d'élection de l'activité artistique d'Anne et Patrick Poirier, dont on peut voir en ce moment l'exposition *Anima Mundi Memoria Mundi* à la Galerie Samuel Lallouz.

Il n'est pas indispensable de s'étendre sur la renommée internationale de ce couple d'artistes français, nés en 1942, créateurs de « l'architecte-archéologue », cet humaniste rêvé à qui ils prêtent en fait leurs activités, voyageurs impénitents ou errants compulsifs, chercheurs d'architectures oubliées et constructeurs de ruines archéologiques, et dont les oeuvres sont présentes dans tous les grands musées du monde. Ne serait-ce qu'au Musée des beaux-arts de Montréal qui a acquis, en 1980, *La montée vertigineuse* (1978), l'imposante oeuvre teintée de noir qu'ils y avait installée lors de l'exposition *Hier et après*, et au Musée d'art contemporain, qui s'est porté acquéreur, en 1983 de *Le temple aux cent colonnes* (1980), une installation d'une blancheur éclatante.

Ces deux oeuvres s'inscrivent dans une activité artistique qui a souvent donné lieu à des commentaires erronés. Depuis des années, en effet, les Poirier visitent les grands sites archéologiques du monde et, comme

des archéologues, fouillent minutieusement, notent, mesurent, collationnent. Rentrés dans leur atelier, il se transforment en architectes et reconstruisent certains sites et ruines. On a donc cru pouvoir leur reprocher un goût morbide pour une mélancolie passiste, ou les ranger sous l'étiquette d'un romantisme douteux.

Or, s'il fouillent, et notent, glanent et mesurent bien, soigneusement, rentrés chez eux, les Poirier, en fait, ne reconstruisent pas, ils « construisent » tout simplement. Leurs ruines sont imaginaires. Ils sont des architectes de l'impossible, du rêve, de l'imaginaire. Des réalisateurs de « constructions mentales ». La mémoire qu'ils recherchent, sur laquelle ils travaillent, n'est pas celle du passé. Si elle l'était, elle serait datée et se confondrait avec les jalons et les repères de l'histoire. Mais la mémoire dont ils parlent s'étend entre les dates de l'histoire, elle est la mémoire de son épaisseur, la mémoire de l'oubli de l'histoire.

Pas de lieu identifiable, pas de passé qu'on pourrait nommer dans leurs constructions et leurs maquettes nées en ruine, pas de retour possible donc, pas de romantisme. Pas de fuite en avant non plus puisque ces constructions mentales ne sont que des utopies. Et peu de prise à la mélancolie, puisqu'elles ne sont pas inscrites dans le passage du temps. Architectures nées détruites, et ne se conjugant donc qu'au présent.

Leur exposition actuelle, chez Samuel Lallouz marque, à mon sens, une nette différence avec leur production antérieure. L'atmosphère y est beaucoup plus conceptuelle. La grandeur (culture oblige) du passé

s'imposant physiquement moins, la présence de l'homme, ses responsabilités et son destin absurde, y deviennent plus évidents. Dans la photo sépia, de nombreuses fois répétée, d'une tête antique au nez ébréché, dans cette musique imprimée qui, incomplète n'est plus qu'une ritournelle, dans les pétales de rose, piqués à l'épave du même nom de mots qui les saignent, dans le goût du travail bien fait (comme un « sacre » prononcé dans les règles: ceci pour rappeler à l'ami Navarre que le bon goût, c'est à dire, plus généralement, l'envie de se conformer, parfois inutilement, aux règles artificielles de comportement d'un groupe donné, n'est pas l'apanage d'une seule classe de la société).

On sent, dans cette exposition, monter l'urgence: elle est évidente dans le petit livre d'artiste — échange épistolaire avec André Mé-nard, qui en a été le conservateur —, publié à cette occasion. Le regret impatient qui se manifeste n'est pas tant dû à la disparition de tel ou tel monument du passé, mais à la négligence des hommes qui ne s'inquiètent en rien de ces disparitions. Qui oublient qu'il existe une mémoire oubliée dont nous sommes aujourd'hui pétris.

Pourquoi sinon, devant la grande sculpture dorée recelant la ruine miniature d'un temple, ai-je eu la curieuse impression, moi l'agnostique tranquille, de sentir naître au fond de moi un étonnement semblable peut-être à celui de ceux qui, la première fois, posèrent les yeux sur ce symbole oublié? La mémoire de l'homme est bien l'affaire de tous.

Fragilité et virilité

Louise Viger

Galerie Chantal Boulanger
372 rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 15 juin.

Marie-Michèle Cron

LA CARTE d'invitation est noire et

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

Lancement du livre d'art

TOTEM DE PIEDRA

11 poèmes

de **BENITO LUIS DIAZ**
illustrés de 11 estampes
des **ARTISTES DE L'ATELIER DE L'ÎLE DE VAL-DAVID**

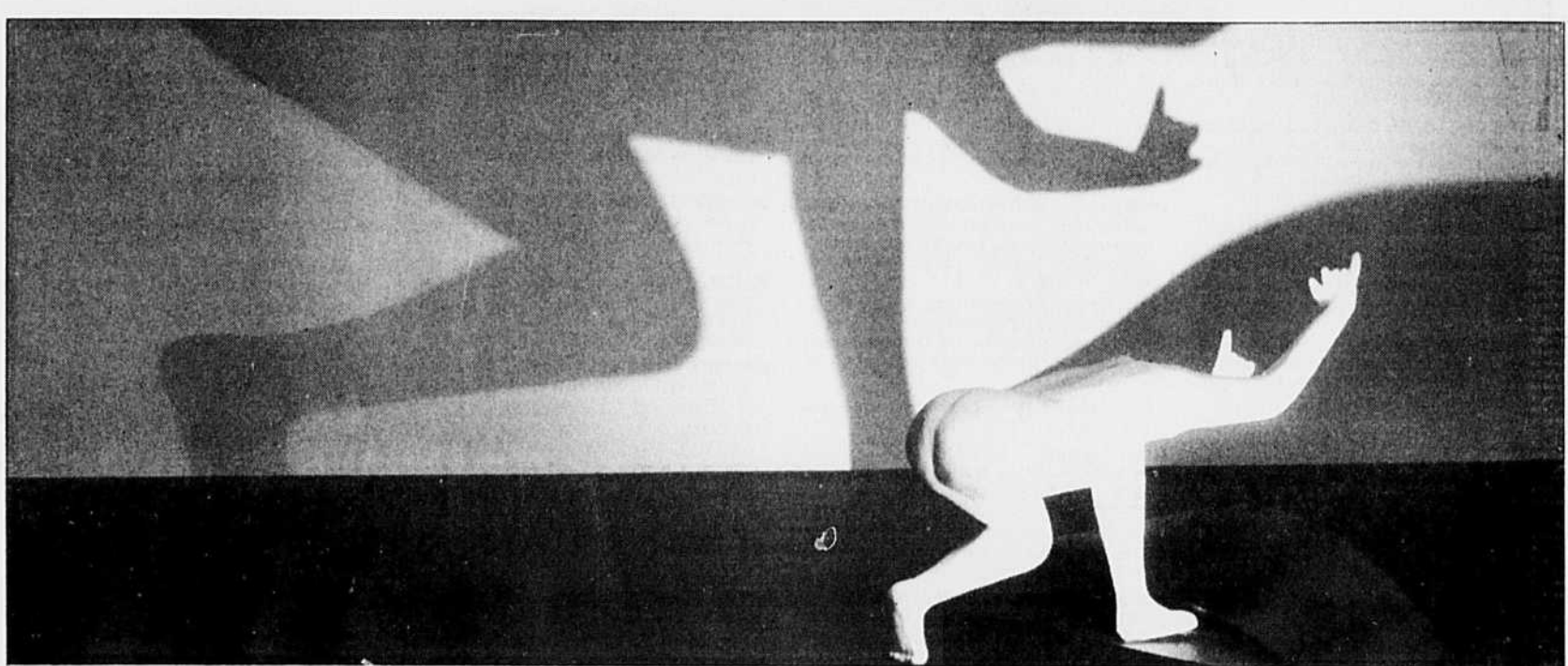
Vernissage mardi le 4 juin à 17 h.

Les artistes seront présents

brillante. En l'inclinant légèrement, le nom de l'artiste apparaît en transparence au-dessus d'un titre aux consonances exquises: l'éclipse, les délicieux.

Louise Viger aime autant jouer avec les mots qu'avec nos fantasmes les plus cachés. Les sculptures qu'elle expose dans une mise en scène saisissante chez Chantal Boulanger, sont pétrées de tendresse, de vulnérabilité et d'une sensualité exacerbée. Par une ronde de poésie, d'ombres et de lumières caressantes, des corps masculins nus, les membres atrophiés, s'extirpent de leur chair en sucre pour projeter leurs ombres chinoises sur les murs de la galerie.

Dans le sillage de l'artiste Serge Murphy, Louise Viger trafique les objets et leur essence pour leur donner des allures saugrenues. Elle aime aussi faire un pied-de-nez aux tabous les plus ancrés dans nos sociétés dites libérées. Ainsi en 1988 avec *Hommes, Usages, Ornaments* qui fera partie d'une exposition de groupe au Centre d'art contemporain d'Ivry sur Seine (CREDAC) un an plus tard, elle lançait à l'assaut de la galerie Chantal Boulanger, une armée de figurines masculines drôlement vêtue et dont le sexe était di-sons... proéminent. Mais, cette frise de personnages passablement turbulents et malicieusement pervers, était perchée tout en haut des murs, défiant ainsi les lois de la gravité, bravant les interdits, dévoilant le grotesque de la situation. Et niant l'attitude voyeuriste des spectateurs ébahis. Par terre, une petite bai-



L'éclipse, les délicieux, no 3, de Louise Viger.

gnoire côtoyait une immense théière aux rondeurs appétissantes.

« Dans mon travail, j'aime utiliser les matériaux simples, faciles à modeler dit l'artiste. Tous les ornements tels que les capes, par exemple, étaient en caoutchouc. Ce matériau est comme une peau qui recouvrait les corps afin qu'ils soient imperméables au désir. Le sexe est un ornement, un désir parmi les désirs. » Boudée par le deuxième sexe, appréciée de la gent masculine, cette exposition souleva les sempiternelles questions: ne serait-il pas plus logique en effet, pour les femmes artistes, de traiter de leur imaginaire au lieu de se complaire à explorer l'in-

limité des hommes? Pourtant, rares sont celles d'entre elles à avoir approché de si près le corps masculin pour étudier sa virilité et en extraire toute la fragilité. « Ce qui est curieux, c'est que je prends le corps masculin comme sujet de travail mais c'est pour parler du corps féminin répond Louise Viger. Je trouve que ce qui est étranger me convoque plus. C'est l'autre et cela évite de parler de cet effet miroir qu'on a sur soi. Lorsqu'on est confronté, on se forge une identité. »

Les figures aux courbes sensuelles, rondes, presque maternelles ont cette peau blanche qui évoque le marbre dans lequel naissent des

doigts déformés ou tronqués, les mains posées l'une sur l'autre en un geste affectueux, ils transportent leur frère décapité. Parfois, le corps pris de convulsions se tord sous l'effet de la douleur, en un élan désespéré vers le ciel. Alors ces êtres hybrides se changent en statues de sel et se figent pour l'éternité. Leurs ombres se profilent sur les murs, composant un vaste bestiaire mythique et monstrueux. Dinosaur ou original majestueux, coq à la crête orgueilleuse. Les sculptures de Louise Viger, même si elles n'ont pas de tête, sont comme l'Hydre de Lerne: protéiformes et multiples. « Les ombres sont élargies au corps initial répond l'artiste. Elles sont plurielles. Je m'intéresse beaucoup à l'idée de troc, d'alternance des rôles, d'identité mosaïque, de destins multiples. J'aime cette question de place, de toutes les places qui nous sont assignées et je joue avec ça. J'aimerais pouvoir dire: je suis nombreuse. »

« Ici, je fais référence à l'éclipse, à la bouche donc à la nourriture dit l'artiste. Ces hommes n'ont pas de bouche mais ils parlent avec les mains. C'est aussi une allusion à la parenthèse qui ne fait pas partie du vrai texte. C'est à part et c'est ce qu'on dit de plus émotif. En même temps, je fais allusion au silence des femmes. Nous n'avons plus la parole, donc qu'est-ce qui pourrait bien se substituer à elle? » Il y a quelque chose d'infiniment émouvant dans ces corps tendus comme des arcs, cachés derrière un paravent ou penchés vers le sol en une prière muette. Petits ou grandeur nature, les

doigts déformés ou tronqués, les mains posées l'une sur l'autre en un geste affectueux, ils transportent leur frère décapité. Parfois, le corps pris de convulsions se tord sous l'effet de la douleur, en un élan désespéré vers le ciel. Alors ces êtres hybrides se changent en statues de sel et se figent pour l'éternité. Leurs ombres se profilent sur les murs, composant un vaste bestiaire mythique et monstrueux. Dinosaur ou original majestueux, coq à la crête orgueilleuse. Les sculptures de Louise Viger, même si elles n'ont pas de tête, sont comme l'Hydre de Lerne: protéiformes et multiples. « Les ombres sont élargies au corps initial répond l'artiste. Elles sont plurielles. Je m'intéresse beaucoup à l'idée de troc, d'alternance des rôles, d'identité mosaïque, de destins multiples. J'aime cette question de place, de toutes les places qui nous sont assignées et je joue avec ça. J'aimerais pouvoir dire: je suis nombreuse. »

Je suis troublée par ce que Louise Viger me montre: désir, érotisme, séduction, précarité de la vie. Mais aussi par cette phrase qu'elle glisse en guise de conclusion: « Moi, je trouve que c'est l'art qui est trouble et j'aime ça. »

«Fête de printemps»

CAMILLA GUAY

artiste peintre

SERGE BEAUMONT

sculpteur

L'Exposition a lieu les 1-2 juin et 6-7-8-9 juin de 13 h à 17 h

ATELIER SERGE BEAUMONT

225 Haut-Rivière sud
St-Césaire - Tél.: (514) 293-3778
Autoroute des Cantons de l'Est
Sortie 55

PIERRE BLANCHETTE
oeuvres récentes
jusqu'au 29 juin

Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

«Publication d'un carnet d'art actuel»

1192, rue Beaudry, Montréal, (Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141

Catherine Henripin, Lucie Lacerte, Anne Thibeault
(La Relève)
jusqu'au 25 juin 1991

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

TING MONET ROSINA VAN GOGH MATISSE ETC.

AFFICHES

LE PLUS VASTE CHOIX À MONTRÉAL
COIN ST-LAURENT ET FAIRMONT
OUVERT LE DIMANCHE 276-2872

KATERINA MERTIKAS
• artiste peintre canadienne •
Style naïf

Huiles récentes
du 2 au 9 juin 1991

Vernissage dimanche le 2 juin de 13 h à 17 h, en présence de l'artiste.

"Singing in the Rain" 30" x 36"

Maison d'Art St-Laurent
742, boul. Décarie, Ville St-Laurent Tél.: (514) 744-6683
HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer.: 10h à 18h — Jeu., Ven.: 10h à 20h — Sam.: 10h à 17h — Dim.: 13h à 17h

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

«À FORCE DE TERRE»

Domingo Cisneros Éric Robertson
Francine Larivée Cozic
Gilbert Poissant René Derouin

Vernissage aujourd'hui de 14h. à 18h.
du 1er juin au 3 août

372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444
Tél.: (514) 393-8248

EUROPE 1952:

PHOTOGRAPHIES DE NORMAN SLATER
jusqu'au 7 juin

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke lun. au ven. de 10h. à 17h.30
845-7833/845-7471 fermée sam. et dim.

Marcella Maltais

TRAVAUX RÉCENTS ET OEUVRES CHOISIES

Vernissage, dimanche le 2 juin de 14h00 à 17h00

L'exposition se poursuit jusqu'au 15 juin

GALERIE MADELEINE LACERTE
1 Côte Dinan, Québec, Qc G1K 3V5 — 1 (418) 692-1566